N° 242 DÉCEMBRE 1939

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Renoncement et perfection

« Marchez selon l'esprit, dit l'Apôtre, et vous n'accomplirez pas les convoitises de la chair; car la chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair; ils sont opposés l'un à l'autre » (*Saint Paul, Gal.*, v, 17).

On sait la place que tient la mortification de la chair dans l'ascétique chrétienne. C'est la première des « nuits » à traverser pour parvenir à l'union divine. Un « anéantissement », suivant la doctrine de saint Jean de la Croix : certes, écrit-il, « l'âme ne saurait s'empêcher d'entendre, de voir, de sentir, de goûter et de toucher; néanmoins, si elle refuse de faire usage de ces secours, elle ne fait pas plus d'estime de ses sens et n'en est pas plus entravée que si elle ne les possédait pas : comme celui qui veut fermer les yeux se plonge dans l'obscurité et ressemble à un aveugle » (*Montée du Carmel*, l. I, ch. III).

La chair, dans la langue chrétienne, c'est tout le monde sensible et extérieur; c'est plus spécialement

notre corps et tous les organes par lesquels notre âme communique avec le monde; c'est surtout ce point de notre constitution organique, qui est le siège des convoitises violentes au regard desquelles la maîtrise de notre raison se sent le plus menacée, la chair qui emporte la volonté dans la tornade : vis-à-vis de la chair et de l' « instinct charnel », la spiritualité chrétienne recommande le dénuement.

Oui, l'Église enseigne cela. Elle l'enseigne au sujet des puissances charnelles, comme au sujet de l'appétit du boire et du manger; elle l'enseigne à propos du corps, comme Notre-Seigneur l'enseignait à propos des richesses, lorsqu'il proclamait la béatitude de la pauvreté. A son tour, saint Jean de la Croix ne prône pas seulement la « nuit des sens », mais le dépouillement de toute attache aux choses de l'esprit, — la « nuit de l'entendement », comme il disait : « Celui qui aspire à s'unir à Dieu ne doit pas tenir compte de ses connaissances, de ses sentiments ou de son imagination; mais il doit adhérer simplement par la foi à l'Essence divine, les conceptions les plus sublimes de l'intelligence humaine restant à une distance incommensurable des perfections de Dieu, et de ce que sa pure possession nous révélera un jour » (*Montée du Carmel*, l. II, ch. IV).

Ces rapprochements sont nécessaires pour bien comprendre la pensée chrétienne sur la chair et l' « œuvre de chair » au regard de la perfection.

La série des appauvrissements nécessaires à l'ascension spirituelle est continue, et, toutes proportions gardées, les termes de mortification, renoncement, déta-

chement, dénuement, anéantissement... ne sauraient être pris, sur l'un quelconque des postes de la série, dans une signification opposée à celle qu'ils comportent sur les autres.

Définissons ce sens. L'Église défend à l'homme la gourmandise : elle lui prescrit en tout temps la sobriété, à certains jours le jeûne et l'abstinence; mais elle lui ordonne aussi de se nourrir; la vertu est dans la juste mesure, et la juste mesure, ici comme ailleurs, varie selon les états : les états physiologiques — le fiévreux pèche contre la tempérance en excédant le menu autorisé par le médecin —; les états canoniques, — le moine pèche contre l'obéissance en négligeant, et, éventuellement, en excédant, de son propre chef, les abstinences imposées ou autorisées par sa règle.

Il en est de même du dénuement à l'endroit des biens de ce monde. C'est à ce propos que saint François de Sales s'affligeait de la confusion faite par quelques-uns entre la dévotion et l'indiscrétion : « Si les mariés ne voulaient rien amasser non plus que les capucins, cette dévotion ne serait-elle pas ridicule, déréglée et insupportable? » (*Vie dévote*, I^re^ partie, ch. III).

A son tour, la raison déréglée conspire, comme la chair, contre l'esprit, soit qu'elle prête à la science et à la philosophie le pouvoir de conduire l'homme au terme de ses curiosités et se dresse contre la foi, soit qu'elle se déclare trop misérable pour valoir la peine d'être mise à fruit et s'enfouisse dans la terre où le mauvais serviteur cache son talent; et la mesure entre cette présomption et cette paresse ne se fixe pas pour le savant au même niveau que pour le charbonnier : il y a des degrés, des modes dans le renoncement. Essayons de les découvrir.

On peut répéter, tout le long de la série des dénuements préliminaires à l'union divine, ce que l'on dit couramment de l'humilité : l'humilité a partie liée avec la vérité. L'humilité met chaque chose et se met elle-même à sa place. L'humilité procède d'une vue synthétique de l'ordre, d'un juste sens de la proportion. L'humilité descend, remonte, et puis redescend, selon qu'il est expédient pour la gloire de Dieu, et suivant les appels qu'elle entend, et dont elle ne se fait pas juge. L'humilité est détachée d'elle-même ; l'humilité est « disponible » ; l'humilité ne triomphe pas; l'humilité, à son propre jugement, ne s'abaisse pas : ce serait encore se considérer soi-même. L'humilité ne se regarde pas; l'humilité est simple... comme la charité.

Il en est de même du dénuement.

Le prophète Job donna un parfait exemple de dénuement au temps de sa fortune aussi bien qu'au temps de ses épreuves; la sérénité qu'il soutint lors de celles-ci est le témoignage de son détachement dans l'opulence. Mais l'inégalable modèle fut la Vierge Marie : sa « parole » — au sens où Lacordaire affirmait que « tout homme a sa parole » — c'est : *ancilla;* toute sa personnalité s'écoule dans son office; elle est toute à son office; elle n'apparaît, elle n'agit qu'en servante de sa charge; elle est crucifiée à sa maternité : et cet effacement de soi est, du même coup, sa glorification : *Qui perd sa vie pour moi, la sauve... Beatam dicent omnes generationes !*

Le dénuement d'abord n'est pas la destruction : l'idée de destruction n'entre pas dans le cadre de la morale chrétienne.

Celle-ci, aime dire le P. Sertillanges, ne nous demande que d'être pleinement ce que nous sommes : un homme pleinement homme; et puis, une personnalité — la vôtre, la mienne — pleinement épanouie.

Elle ne nous propose pas une perfection angélique en ce monde, ni dans l'autre une béatitude angélique, mais humaine : la perfection, la béatitude d'un esprit tributaire de la matière.

Elle ne me propose pas la reproduction de tel ou tel modèle — réserve faite de Celui en qui réside la Perfection increée, et donc la source de toute perfection créée, humaine ou angélique. L'*Imitation de Jésus-Christ* a pu être doublée d'une *Imitation de la Sainte Vierge*, parce que la Mère et la Médiatrice, celle que nous aimons appeler *Deipara*, est au-dessus de la division des grâces; il est permis d'écrire encore d'autres *Imitations*, mais seulement dans un sens dérivé, tout approximatif : la morale chrétienne me presse uniquement d'accomplir ma destinée, ma « vocation », ce pour quoi je suis au monde; les destinées individuelles sont ajustées dans le programme providentiel; elles sont comparables entre elles; mais elles ne sont pas interchangeables, et chacune est irréductible.

C'est sous cette réserve qu'il faut comprendre la « nuit des sens », la « nuit de l'entendement », et encore la « nuit de la mémoire et de la volonté ». C'est à propos de cette dernière que le P. Chocarne, interprétant le Docteur mystique, fait cette juste observation,

que, du reste, il généralise lui-même : « Il s'agit, non d'anéantissement, mais de purification » (*Préface de la Vie et des Œuvres de saint Jean de la Croix*, traduction des Carmélites de Paris, t. II, p. 53). Ce renoncement n'est qu'un redressement, un rétablissement de l'homme dans la rectitude de la structure humaine, et de chacun dans la rectitude de la position à laquelle il est appelé; la rectitude est entre deux déviations — l'excès et le défaut.

La « destruction », si l'on veut, l' « anéantissement » en ce sens, n'est qu'une étape dans l'ascension de l'âme vers Dieu. Celle-ci prend son élan dans les choses sensibles et les facultés naturelles : l'entendement, la mémoire, la volonté. Cette première étape accomplie, c'est par le dépassement de toute connaissance sensible ou rationnelle que se poursuit la montée; l'âme se décharge de tout, abandonne tout, même le souvenir et surtout l'appétit des satisfactions spirituelles, pour se livrer à la foi nue, dans la « nuit obscure »; c'est le passage de la porte étroite, l'entrée dans la voie resserrée : ainsi le Christ apparut dans la chair, puis disparut au Thabor et les Apôtres le perdirent des yeux, mais ce renoncement s'épanouit en vie supérieure. Enfin, le Saint-Esprit vient; ce dont nous avons été séparés, Il nous le rend « au centuple » dans la transfiguration de la lumière de foi; il transforme en parole intérieure celle que nous avions perçue par l'ouïe; c'est, pour chacun, la « terre nouvelle » et le « firmament nouveau » prédits par l'Écriture.

Par les choses sensibles et les facultés naturelles, au-delà des choses sensibles et des facultés naturelles; par la destruction et l'anéantissement, au-delà de la destruction et de l'anéantissement !

D'autre part, l' « anéantissement », le dénuement, dans la stratégie de la vie purgative, ce sont des opérations tournées contre un ennemi à vaincre; mais un choc en retour peut survenir, et l'Église a refréné l'imprudence dans la mortification corporelle.

En vérité, c'est de discipline qu'il s'agit. Or, la discipline grandit qui s'y soumet librement; la discipline, même imposée, n'est pas, de soi, un assujettissement, mais une « éducation », au sens étymologique du mot : elle aide chacune de nos facultés à sortir d'elle-même et à se réaliser elle-même dans la subordination aux facultés supérieures, comme elle aide l'homme à sortir de lui-même pour se dilater dans son propre dépassement social et divin.

A la différence des natures inférieures, la personnalité humaine ne s'achève pas sur elle-même : elle est ouverte, par le haut, dans le sens vertical, à l'influx de la vie divine, latéralement, dans le sens horizontal, à l'influx de la vie sociale; et la vie divine et la vie sociale la parfont en l'emportant dans leur sillage. Il n'y a ni conflit, ni matière à option ou à transaction entre ceci et cela, — mon moi et son double « au-delà »; je ne baigne pas, chrétien, dans la vie divine, citoyen, dans la vie sociale, comme le poisson dans la rivière; je ne me sépare pas, je ne me divise pas : la vie divine et la vie sociale parachèvent la facture du moi humain par la participation d'une autre vie qui lui est commune avec Dieu et avec telles ou telles communautés humaines.

Tels sont aussi les rapports de mes organes et de mes sens dans la facture de mon corps; de mes facultés

corporelles et de mes puissances charnelles dans ma facture spirituelle; de mon esprit et de ma chair dans ma facture humaine...

Ordre social et ordre chrétien, ordre physiologique et ordre psychologique, ordre mutuel de la raison et des sens : le même principe préside analogiquement à leur constitution et à leurs relations : principe d'ordonnancement réciproque et de développement proportionné, *secundum cujusque propriam dignitatem*; loi d'accomplissement, de perfection, mais dans un ordre.

Le corps, la chair n'occupe pas le sommet de l'échelle. Le corps, la chair a ses lois propres; mais parce qu'il est lui-même, chez la créature raisonnable, le « serviteur » de l'esprit, à ses propres lois se superposent, pour lui-même, les lois de l'esprit; c'est cela la charte constitutive de l'être qui porte le nom d' « homme ». Être pleinement homme, c'est respecter cet agencement de notre nature.

Mais, à son tour, l'esprit n'a le pouvoir de gouverner son « serviteur» que selon les propres lois de celui-ci; il lui doit l'entretien convenable, l'hygiène, le repos..., cela aussi est inclus dans la loi morale. La loi morale ne demande à l'homme que de réaliser sa définition; elle n'est — mais sous condition d'entendre le mot au sens fort — qu'un chapitre d'histoire naturelle.

Le corps, la chair, se réalise dans le « service » de l'esprit par la discipline de la loi morale; l'esprit, à son tour, s'informe et s'assujettit le monde extérieur par le « service » des sens : rien, en tout cela, d'une destruction; en vérité, une exaltation!

La destruction, c'est, au contraire, cette conspiration de la chair contre l'esprit que l'Apôtre flétrit dans sa lettre aux Galates et que saint Jean de la Croix étouffe dans la « nuit des sens ». Ce qu'ils réprouvent,

c'est la déchéance de la chair qui, pour se hausser par dessus l'esprit, aboutirait fatalement à retomber au-dessous de sa dignité humaine, comme, pour avoir voulu s'égaler à Dieu, nos premiers parents déchurent de la justice originelle : *Qui sauve sa vie, la perd...* Ce qu'ils prônent, c'est l'inauguration, ici-bas, dans la forte discipline de l'ascèse, de la glorification à laquelle ce corps doit parvenir Là-Haut, et en attendant laquelle il demeure respectable aujourd'hui dans le travail et la souffrance, et digne d'honneur jusque dans la putréfaction du tombeau...; *inchoatio beatitudinis*, dit saint Thomas à propos de l' « état de perfection »; *quaedam impressio divinae scientiae*, à propos de l'étude de Dieu.

La résurrection des morts, c'est le fin mot de la pensée chrétienne sur la chair. Saint Paul s'aliéna l'Aréopage, qu'il était sur le point de conquérir, en concluant son discours sur ce thème : « En entendant parler de la résurrection des morts, les uns se mirent à plaisanter; les autres dirent : — Nous t'entendrons une autre fois. Et c'est ainsi que Paul les quitta » (*Actes des Ap.*, XVII, 32-33). Les Athéniens butèrent sur la dignité de la chair; ainsi les disciples de Capharnaüm, qui avaient suivi Jésus jusque-là, l'abandonnèrent lorsqu'il annonça que sa chair était vraiment une nourriture et le gage de la vie éternelle (Joan., VI, 67). Jamais, ni chez les Juifs, ni chez les Gentils, la chair n'avait été mise à tel honneur.

R.-G. RENARD.

L'ascétisme et l'humain

C'est une expérience commune à ceux qui sont entrés, par le porche de la prière, dans la nouvelle vie, qu'après le premier élan de joyeux émerveillement de l'âme, ouvrant les yeux sur un monde de beauté insoupçonnée, une inquiétude désappointée se lève de partout et grandit. Ce n'est pas que nous doutions de la vie qui nous a été divinement communiquée, c'est que nous sommes surpris de sa fragilité. Au premier afflux impétueux de joie, il nous semblait posséder la force de ceux qui sont au service du Seigneur. Partout où nous allions, nous découvrions des amis spirituels; dans tous les yeux, il nous semblait trouver une réponse à notre appel informulé.

Mais bientôt, la splendeur s'évanouit. La prière, autrefois si puissamment créatrice, pouvait à peine faire vivre l'homme nouveau qu'elle avait fait naître, et jour après jour, la vie, dont les débuts avaient été si merveilleux, devenait plus sûrement appauvrie et sans élan. Des doutes quant à la totalité de notre dépouillement nous venaient, et des doutes plus dangereux quant à valeur de la loi du dépouillement. N'avions-nous pas été trompés, après tout, par une formule religieuse? Quelque chose s'était-il vraiment produit, simplement, parce que nous avions dit : « Seigneur, je me donne à vous, complètement et pour toujours »? Si un acte de dévotion ouvrit les écluses de notre âme à l'afflux de l'énergie créatrice

de Dieu, une vie de dévotion ferait-elle moins? Si notre vie est faible et malade, ce ne peut provenir que de l'une de ces deux raisons : ou bien nous ne comprenons pas encore la loi du dépouillement appliquée à la vie journalière, ou bien, la comprenant, nous n'avons pas su l'appliquer. Il n'y a aucune place pour une troisième alternative. Dieu ne méprise pas le faible. « Il donne de la force aux défaillants, et l'augmente chez ceux qui en manquent. » Mais il ne crée pas des femmelettes. Pour revenir au langage des mystiques, Dieu veut que l'Enfant-Dieu né dans la Bethléem de l'âme dépouillée croisse dans la plénitude virile du Christ-Jésus. « O Jésus! croissez en moi. » Cette prière ne peut manquer d'être exaucée.

Pourquoi donc demeurons-nous faibles, malgré notre piété? C'est que l'amour de soi n'a pas été mis à mort par un seul acte d'abandon. Un acte de réel abandon est suffisant pour détrôner le « moi », mais il ne faut rien moins qu'une vie de discipline, de dépouillement quotidien, non pas en pieuse imagination, mais par une succession d'actes rigoureux et pratiques d'oublis de soi, pour mettre l'ennemi en déroute. Tant que nous n'aurons pas commencé à comprendre cela et que nous ne l'aurons pas mis en pratique, nous n'aurons pas fait le premier pas sur le chemin qui mène à la puissance.

Mais au point de départ même, une objection profondément enracinée se présente : N'est-ce pas là de l'ascétisme? et l'ascétisme ne nous fera-t-il pas tomber dans les habitudes d'une vie servilement soumise aux pratiques d'une loi rigide, complètement étrangère au libre esprit de l'Évangile?

I

Des volumes ont été écrits sur la légitimité ou la non-légitimité d'un élément ascétique dans le christianisme, et très peu de ce qui a été dit sur les deux aspects de la question pourra convaincre la personne moyenne, d'esprit pratique, qui n'est pas à même de fouiller jusqu'aux racines, et d'estimer la valeur historique des deux positions rivales : l'ascétisme et l'humain. Pour beaucoup, l'ascétisme trouve son achèvement dans le monachisme. La pauvreté, la chasteté, l'obéissance à un Supérieur, sont les traits qui le résument et qui en constituent la substance. Et, à l'opposé de cette conception, l'idéal d'une vie chrétienne qui se développe spontanément, s'ouvrant à Dieu, comme une fleur, qui tirerait sa substance, non pas d'un machinisme extérieur, mais de la sève secrète du sol spirituel, absorbant fraîcheur et force comme le lis la rosée, séduit notre nature profonde. La vie n'a qu'une loi, après tout : l'amitié avec Dieu. Qu'une âme vive avec Dieu, et elle haïra tout ce qui est mesquin et vil. Qu'elle contemple la beauté de Dieu, et elle aussi deviendra belle. Qu'elle aime Dieu, et le pouvoir dynamique de cette nouvelle affection fera ce que toute une vie d'austérités volontaires ne pourrait faire. Saint Augustin a bien dit : « Aime, et fais ce que tu veux! »

Que l'âme qui vit avec Dieu, en Dieu, et qui vit Dieu, soit, de splendeur en splendeur, transformée en Lui, est, bien sûr, splendidement vrai; mais la rude réalité, c'est précisément que l'union transformante en Dieu est impossible au plus grand nombre d'entre nous tant que nous n'aurons pas balayé ce qui s'oppose à cette union par une discipline continue.

Le chemin qui conduit à la vie est, de nécessité, un

chemin étroit, et de rudes régions, des vallées solitaires attendent le pèlerin. Mais il est doublement dur (bien que nous soyons lents à comprendre) pour celui qui n'a pas appris le secret royal de la mortification. Notre habituel mauvais emploi des mots nous a conduits à imaginer que la liberté chrétienne consiste dans la liberté de suivre l'humeur et l'impulsion du moment, et nous protestons contre tout ce qui pourrait entraver cette liberté. La spontanéité, disons-nous, signifie la joie, et la joie est l'essence même de l'esprit chrétien. Et cependant, quand nous pénétrons plus avant, nous ne pouvons nous dissimuler que notre culte de la spontanéité et de la liberté ne nous a apporté aucune augmentation de joie. Et quand nous prenons la peine de nous arrêter et d'étudier les vies de quelques-uns des ascètes dont nous ne mettions pas en doute la tristesse habituelle, nous découvrons, derrière leurs austérités, une pure et contagieuse allégresse, qui ébranle désagréablement nos théories. Le visage rayonnant, lumineux comme une rose, au regard brillant comme une flamme de la Bienheureuse Angèle de Foligno, la fine et joyeuse humeur de sainte Thérèse, la gaieté exubérante de ce curieux vieux moine saint Paul de la Croix; le bonheur tranquille de saint Benoît et de ses disciples, et particulièrement de la plus libre de toutes les âmes, sainte Gertrude; l'attirante bonhomie et la gaieté imperturbable de saint Philippe de Néri, la joie magique de saint François, comme tout cela nous hante quand notre pensée s'y arrête. Quoi que nous fassions, le joyeux rire des « petits mendiants du Christ » taille à plein dans nos idées préconçues au sujet de la liberté d'âme, et fait apparaître notre soi-disant spontanéité comme un esclavage.

Et c'en est un vraiment. La vraie spontanéité est le fruit de la discipline. Il y a parmi nous un culte maladif

de la vie qui s'oppose à l'idéal de la discipline. Dans notre anxiété d'appuyer, comme il convient, sur le caractère positif, constructif de l'esprit chrétien, nous avons fait une pierre de touche de sa doctrine de vie libre, abondante, débordante, toute vibrante de vigueur splendide et d'indéfectible allégresse. On parle beaucoup trop de vie et de vivre pour que cela soit sain, beaucoup trop de culture délibérée et consciente de la vitalité pour que ce soit bon. Quand on examine certains apôtres ardents de la vie, on n'est pas impressionné par leur qualité vitale. Rien de surprenant à cela. Même dans le royaume de l'esprit, nous allions presque dire, surtout dans le royaume spirituel, il est toujours vrai que celui qui cherche sa vie propre, la perdra. Nous devons à tout prix retrouver le splendide courage spirituel qui rejette la vie derrière lui, et met le « moi » à ses pieds.

Et si « vie » est le mot de passe de notre temps, « Amour » en est un autre. Nous définissons notre foi en termes d'amour et réduisons toute moralité à l'amour. Mais cet amour est une émotion plus qu'un principe.

Là encore, la clef de ce problème est la discipline. L'amour, comme nous le rappelle Thomas a Kempis, n'est pas seulement une exaltation, une joie, une expérience enthousiasmante; il est essentiellement et fondamentalement : « circonspect, humble et droit, enclin ni à la mollesse, ni à la légèreté, ni attaché à de vaines choses; il est sobre, chaste, ferme, tranquille, et toujours attentif à veiller sur les sens ». En dernier ressort, amour et vie se résument tous deux en force spirituelle d'équilibre. Et il n'y a pas de force spirituelle d'équilibre sans une impitoyable discipline, aussi longue que la vie.

II

Deux traits distinguent toujours l'ascétisme chrétien : sa raison n'est pas d'acquérir un mérite supérieur ou d'atteindre son propre perfectionnement, mais c'est une impulsion de pur amour ; et il commence non pas avec le corps, mais avec l'esprit.

C'est pour cette raison que l'ascétisme chrétien est établi au-dessus du domaine de la tristesse, et devient un ministre de joie. S'engager dans la voie de la mortification dans le but de se cultiver et de s'améliorer, comme l'athlète se soumet à une rude vie pour l'emporter dans la course, est toujours une morne affaire. Mais la mortification chrétienne a ses racines dans la dévotion désintéressée. Aucune mortification ne peut être appelée vraiment chrétienne qui n'est pas un authentique et irrépressible mouvement d'amour.

Et l'amour est pure joie. La mortification chrétienne n'est pas une morne pénitence. Ses contraintes sont rayonnantes de promesse et d'espoir ; ses austérités sont le luxe du cœur qui aime.

« Toute la vie du Christ fut une croix », dit Thomas a Kempis, « et chercherais-tu le repos et la joie pour toi-même ! » Nous ne pouvons lire la vie de Notre-Seigneur avec des yeux non prévenus, sans réaliser qu'il a suivi la voie du renoncement, dans les petites aussi bien que dans les grandes choses, qu'en vérité « sa vie est notre voie ». C'est en étudiant ses méthodes quand il enseigne, son attitude quand il guérit, son habileté quand il recherche celui qui était perdu, que nous entrevoyons quelque peu la profondeur et l'absolu de son abnégation, son renoncement sans réserve, sa divine humilité. « Mesurez tout par la Croix », dit Robertson of Brighton. « Désirez-vous

le succès? La Croix fut un échec. — Désirez-vous un nom? La Croix est infamie. — Vivez-vous pour être satisfait et heureux? La Croix est douleur et âpreté. — Vivez-vous pour que la volonté de Dieu soit faite en vous, et par vous, dans la vie et dans la mort? Alors, et alors seulement, l'esprit de la Croix est en vous. » Jésus vécut de façon absolue l'esprit de la Croix, non seulement la Croix historique du Calvaire, mais la Croix dans le cœur de Dieu, le principe du sacrifice qui est à la base de l'univers et qui donne sa justification et sa force à l'ascétisme chrétien. Nous oublions quelquefois que la voie de la Croix n'est pas seulement la voie du Sauveur vers l'âme de l'homme, et le dernier chemin du cosmos lui-même vers sa destinée : c'est aussi le chemin de l'âme à Dieu; et laisser Jésus porter seul la Croix est la manière la plus implacable de rendre cette Croix sans effet.

Nous sommes maintenant en mesure de voir l'influence de la discipline personnelle et de la mortification sur la prière. La mortification dans la mesure où elle est vraiment chrétienne n'est rien autre que la « pratique de la Croix ». L'Esprit de la Croix est l'âme de la vraie prière, car, comme nous l'avons vu, la prière, fondamentalement, est un acte d'abandon de soi. Nous ne pouvons réellement connaître la nature et le pouvoir de la prière tant que nous ne saurons pas, dans une certaine mesure, ce que signifie être crucifié avec le Christ.

Et c'est parce que le motif à la base de la vraie vie de prière est symbolisé par la Croix du Christ, que le disciple est préservé de cette conscience du sacrifice qui défigure tant de bonté humaine. L'impulsion décisive qui lui fit accepter la Croix ne fut pas le sacrifice mais l'obéissance. Nous disons que Jésus choisit la voie qui conduisait au Calvaire; et il est encore plus juste de dire qu'il choisit la voie de l'obéissance, et que si cette voie

l'avait conduit à un trône, il l'aurait néanmoins choisie. L'héroïsme romantique s'écrierait : « Me voilà ! je viens sauver le monde par la mort rude de la Croix. » La divine obéissance dit : « Me voilà ! Je viens pour faire ta volonté, ô Dieu ! »

III

Nous arrivons maintenant à la seconde caractéristique fondamentale de la mortification chrétienne : elle doit commencer non par le corps, mais par l'esprit. Renverser cet ordre, c'est tomber dans le formalisme.

Avec toutes nos polémiques contre le formalisme en religion et notre insistance à souligner son caractère spirituel, nous sommes très lents à apprendre que le centre stratégique de notre lutte spirituelle n'est pas le corps avec ses appétits, ou l'âme avec ses ambitions, mais l'esprit lui-même. C'est pourquoi nous progressons souvent de façon si décevante dans la vie chrétienne. Nous nous offrons à Dieu, renonçant à satisfaire nos appétits matériels, ou nos ambitions mondaines. Nos vies sont réformées mais, dans l'ensemble, frappées d'impuissance. Il n'y a qu'une façon de guérir : commencer au centre. Nous nous sommes efforcés de mortifier nos ambitions mondaines ; qu'avons-nous fait pour ce qui est de nos émotions spirituelles ? Nous avons essayé de régler nos émotions familiales ; qu'avons-nous fait quant à nos émotions religieuses ? Le premier pas vers le chemin du pouvoir, aussi bien pour les groupes que pour les individus, c'est de rejet er tout trafic d'ambition spirituelle, ou de profitable commercialisme religieux, et de contrôler les émotions religieuses avec une incessante vigilance. Chez l'individu, le manque de discipline prend le plus souvent la forme d'un abandon effréné à la disposition ou à l'émo-

tion religieuses du moment, une complaisance que nous ne discutons même pas quant à nos affinités personnelles, nos goûts, nos ambitions. Dans la vie corporative, cet esprit de recherche de soi s'exprime souvent en un rituel affectant les sens, sans la sauvegarde d'une haute doctrine ou d'une saine discipline morale, en un réveil religieux s'adressant à la sensibilité qui favorise les émotions inférieures, ou en un intellectualisme ambitieux qui flatte la compréhension du dilettante, mais laisse intacte la nature spirituelle de l'homme. Nos dévotions privées et notre culte public sont également dépouillés de force, par manque de cette austère et persistante discipline qui est leur naturel soutien. Regardons en face ce fait que nous sommes en guerre avec les forces d'incrédulité et de péché, et que la guerre demande, en tout premier lieu, des soldats bien entraînés. Nulle richesse de brûlante émotion, de lumineuse pénétration, d'ardeur pour l'action, ne compensera l'absence dans l'âme de cet acier trempé que donne la rude vie du soldat du Christ. Et nous ne cessons d'oublier que c'est le royaume spirituel qui est notre suprême champ de bataille; car le royaume spirituel n'est pas seulement le dernier refuge, mais aussi la plus imprenable forteresse de la volonté propre. Aussi longtemps que nous négligerons d'y monter la garde, nous demeurerons impuissants.

IV

La question de la discipline corporelle doit naître naturellement de celle de la discipline spirituelle, et considérée dans ses relations avec le spirituel, il est peu vraisemblable qu'elle nous entraîne en de stériles excès. Deux vérités évidentes émergent d'emblée. D'une part, la

discipline corporelle ne peut être ignorée, parce que esprit et corps sont enchevêtrés de façon inextricable; et d'autre part, le corps devrait toujours être strictement subordonné à l'esprit. Point n'est besoin d'insister sur le premier point. Le point est passé où l'âme était considérée comme une entité entièrement indépendante du corps. La philosophie ignore une telle entité, et la psychologie de laboratoire nous a convaincus de cette vérité humiliante qu'un bon dîner peut faire passer l'âme de la ferveur spirituelle à la grossière complaisance, et qu'une parcelle de certaine drogue orientale peut l'exalter jusqu'au royaume des visions extatiques, ou la plonger dans les ténèbres de l'enfer le plus abject. Nous ne pouvons plus prêcher un évangile de l'esprit qui ignore le corps; mais tandis que nous insistons avec raison sur le besoin d'une rédemption qui comprenne aussi bien le corps que l'âme, pour l'homme du taudis, mal logé, affamé, rabougri, nous insistons moins volontiers sur le fait que l'homme qui néglige de discipliner son corps, à plus forte raison celui qui le flatte, ne peut espérer réaliser sa force spirituelle et sa beauté.

Nous croyons en la mortification corporelle, non pas parce que nous estimons que le corps est vil, mais au contraire parce que notre foi en l'Incarnation nous entraîne à une haute conception de la sainteté et de la destinée du corps. La mortification n'est pas le sacrifice du corps aux intérêts supposés de l'âme; c'est l'expression de l'estime que l'âme fait du corps, en tant qu'instrument de sainteté. Le corps est destiné à être, non pas le simple revêtement extérieur, mais le vibrant médium de l'âme, se modelant sur elle, et illuminé de sa splendeur. Il est destiné à devenir lui-même spirituel, non par un procédé d'inanition, comme un faux ascétisme voudrait nous le faire croire, mais par une transfiguration

graduelle dans laquelle aucun don naturel n'est perdu. Il est possible à un homme de devenir splendidement et triomphalement chrétien dans les circonstances les plus hostiles et les milieux les plus dégradants, mais il n'est pas possible à l'homme d'entrer dans la plénitude de ses droits de naissance de chrétien, sans une sévère discipline de corps aussi bien que d'esprit.

Quant à la sagesse de la mortification volontaire, cette question trouble de nombreuses âmes ferventes, et dans le plus grand nombre des cas la difficulté vient d'un mauvais emploi du terme « volontaire ». Pratiquer cette mortification ne veut pas dire s'écarter de son chemin pour inventer des mortifications dans le but d'atteindre la perfection de l'ascétisme. Mais il existe une mortification qu'on s'impose à soi-même pour obéir à une réelle exigence spirituelle venue de l'intime de l'être, et une telle mortification est aussi sûrement « de Dieu » qu'un revers de fortune ou la perte de sa réputation. Pour celui qui est environné des tentations de la richesse, c'est un instinct droit, et non pas une stérile excentricité de cultiver la simplicité de vie; ou pour un autre qui vit au milieu des beautés d'une paisible campagne, de passer quelque temps chaque année à proximité des taudis de la capitale, pour tuer en lui ce dégoût de païen au contact de la laideur.

V

« Il faut te séparer de beaucoup de choses encore », dit Thomas a Kempis à l'âme qui veut monter; et ceux qui se sont mis de tout cœur sur le chemin qui conduit de leur « moi » vers Dieu seront tôt ou tard mis en présence des exigences de renoncement. La demande peut venir dans le cadre de l'activité coutumière, nous laissant

libres de suivre notre mode de vie habituelle, mais avec un esprit nouveau d'abnégation de soi; ou elle peut venir, elle le fit pour saint François, comme un appel au renoncement de choses parfaitement légitimes en elles-mêmes, pour suivre le Christ dans la voie de la pauvreté littérale et du complet dépouillement. Ce fut une habitude de la piété protestante de nier la validité de ces vocations particulières et purement individuelles, et d'insister sur une manière unique pour tous d'être disciple. Mais le Christ lui-même a sanctionné de telles vocations particulières, et ordonné à ceux qui n'avaient pas cette vocation de ne mettre aucun obstacle sur la route de ceux de leurs frères qui se sentaient ainsi appelés. « Que celui qui est capable de recevoir cet appel, le reçoive », fut la règle du Seigneur, par rapport à ceux qui « se sont faits eunuques pour l'amour du Royaume des Cieux ».

Quant à la pauvreté volontaire, il y a toujours eu des âmes sincères et réfléchies, qui, réalisant la futilité et l'esclavage des richesses superflues, se sont tournées vers Dame Pauvreté, par besoin d'émancipation et d'élargissement. Le renoncement — d'abord décrié, comme partie d'une conspiration souterraine contre la vie, est, enfin, reconnu comme la clef du vrai royaume de l'homme, comme le porche qui introduit au trésor de la vie.

Mais si excellent qu'il soit, l'appel chrétien à la pauvreté, dans son sens le plus complet, est fondé sur d'autres considérations. Cet appel, qui vient à des âmes dont le nombre s'accroît de nos jours, n'est pas tant un défi à découvrir le secret de la vraie richesse, que l'obligation de partager avec le Christ la dure et habituelle vie de nos frères pauvres. La pauvreté chrétienne, ou, pour réhabiliter la vieille formule, la pauvreté évangélique, certainement enferme en elle-même le secret de la vraie richesse et du bonheur, mais son mobile comme celui de tout

renoncement chrétien, c'est le désir profond du cœur de partager le dépouillement de Notre-Seigneur. Cette vocation naît non d'une certaine philosophie de la richesse, ou d'une certaine théorie de la possession, mais de l'amour qui brûle de se donner et de se sacrifier sans réserve. C'est la réponse du cœur aimant à la demande du Christ « de tout vendre » et de le suivre. C'est la mise en action du désir de l'âme de s'identifier pleinement à Celui « qui s'est dépouillé de tout sauf de l'amour ». C'est la vocation de ceux qui s'offrent à Dieu pour exprimer en leurs personnes la pauvreté du Christ et devenir ainsi, en quelque sorte, des sacrements vivants de l'Incarnation.

Leur pauvreté n'est pas le culte de la vie simple, ni une expérience esthétique ou philosophique; c'est la pauvreté sainte et sans ostentation de la boutique du charpentier de Nazareth, du divin Vagabond, qui ne savait où reposer sa tête.

Le monde a besoin d'âmes entièrement détachées des considérations terrestres et entièrement attachées à Dieu. C'est par manque de détachement complet — condition nécessaire du don total du cœur — que notre foi demeure obscure et notre prière faible. Le détachement du cœur est l'élément essentiel de toute vie intérieure; profondeur de vue spirituelle, conviction morale, génie religieux, sont choses futiles aussi longtemps que le cœur reste attaché aux conforts et aux attraits terrestres. Et puisque c'est l'orgueil de la possession et la fausse indépendance qui émoussent tout sens de responsabilité, qui plus que toute autre chose met l'âme de notre temps en des chaînes de servitude, il n'est pas du tout surprenant que l'appel au total renoncement vienne à quelques âmes noblement ambitieuses : l'appel à se dépouiller de tout, à renoncer à toute prétention d'appartenir aux milieux distingués de la société.

Et cette voie où marchent ceux qui ont entendu un appel spécial, et ont pratiqué des renoncements particuliers, n'est pas seulement pour le petit nombre. La réserver aux âmes choisies, aux saints, c'est s'éloigner de l'idéal chrétien. Et quand nous ne limitons pas aux saints « officiels » cet appel du Christ au renoncement, nous faisons ce qui est plus malfaisant encore; nous cherchons à l'universaliser au moyen d'une double interprétation : une littérale pour les héros spirituels, et une allégorique pour les valétudinaires spirituels.

Comme par anticipation de cette perversion moderne, l'Évangile raconte comment Jésus, en une certaine circonstance, voyant la multitude le suivre, se tourna, non vers ses disciples, comme à d'autres moments, mais vers la foule bigarrée des gens du commun, et dit : « Si quelqu'un vient à moi, et ne hait pas son père et sa mère, et sa femme et ses enfants, et ses frères et ses sœurs, oui, et sa propre vie aussi, celui-là ne peut être mon disciple. Et quiconque ne porte pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon disciple. Quiconque, parmi vous, n'abandonne pas tout ce qu'il a, celui-là ne peut être mon disciple. » Et toujours cet appel vient à tout homme, et demeure la condition inexorable à qui veut être disciple du Christ.

(*Traduit de l'anglais par* J. Murgier.)

E. Herman.

Aimer l'homme

« Le second commandement, dit Jésus, est semblable au premier : *tu aimeras ton prochain*, comme toi-même. » Et le Seigneur ajoute : « Il n'y a pas de plus grand commandement », et de ce double amour de Dieu et de vos frères, toute la Loi dépend.

Avant d'aller plus loin, il me semble nécessaire de nous recueillir devant ce mot : *aimer*, que Jésus prononce et qu'une fois encore il magnifie. De tout temps l'amour est apparu, au plan humain, comme le plus grand don qu'un être puisse faire de lui-même, comme l'impérieuse palpitation de sa vie la plus secrète. A l'égard de Dieu, le même engagement n'osait être envisagé, et bien que les Prophètes aient repoussé avec indignation les gestes sans âme, il a fallu l'apparition de Jésus-Christ pour que les exigences exactes du Décalogue fussent rappelées à Israël, et enseignées aux peuples infidèles qui ne savaient pas que Dieu est vivant et qu'il veut qu'on l'aime.

Dès lors, la religion du Sauveur se résume tout entière dans un absolu d'amour. Pour les êtres rachetés, la loi de Grâce, c'est la loi de Charité. Les actions, les pensées, les efforts, permettent à une créature sortie de Dieu de retourner à lui tout imprégnée d'amour; et deviennent ainsi méritoires pour le salut éternel les plus

pauvres gestes d'une pauvre journée, s'ils sont chargés de tendresse, tandis que les plus hauts faits restent stériles, quand l'amour en est absent. Au terme de la saisissante apostrophe qui est dans toutes les mémoires, saint Paul dira : « Sans la charité, je ne suis *rien*. »

En face de cette intransigeante glorification, en face de ces multiples et incessantes exigences d'amour, il est loyal de dresser un autre bilan, de mener aussi profond que possible une autre recherche : non plus celle des appels de Dieu, mais celle des possibilités de l'homme, celle des capacités d'amour que la nature et que la grâce peuvent creuser dans un cœur ainsi provoqué.

Certes, notre conception de l'amour est la plupart du temps terriblement pauvre et banale. Nous ne savons pas quelles réserves de charité sont en ce moment enfouies dans notre âme. Nous ne savons pas de quel don magnanime nous sommes capables, nous savons moins encore les renouvellements et les miraculeux éveils que la grâce peut opérer en ces êtres déshérités que nous sommes tous plus ou moins, et dont la rumeur dit : « Ils n'ont pas de cœur. » Quant à notre science de l'homme, elle est stupéfaite devant la prodigalité d'amour des saints, et plus encore devant cet embrasement de leur âme elle-même, à mesure que l'envahissement du Christ progresse. On est alors obligé de s'écrier : non seulement les ressources de l'amour sont inépuisables, non seulement ses œuvres sont illimitées, mais le miracle chrétien, c'est que peu à peu l'homme lui-même, le pauvre être humain, pécheur et si fragile, l'être égoïste et menacé par la haine, le miracle, c'est que celui-là, à l'image de son Dieu, il puisse *devenir charité*.

Un amour sans mesure nous est réclamé, et d'un don sans mesure, avec la grâce de Dieu, nous sommes capables. Le christianisme a raison, le christianisme fait

prendre à la créature toute sa taille, quand il appelle idoles tout ce qui n'est pas Dieu, et que jusqu'au dernier soir de nos tâtonnantes ascensions il se déclare insatisfait, sourit tristement devant le don minuscule que nous avons pu arracher de notre cœur, et attend sans lassitude que *toute* notre richesse d'amour soit enfin libérée.

*
* *

La charité pour le prochain ne peut se comprendre que dans de telles perspectives. Ses objectifs nous apparaissent alors immenses, et son ampleur est en quelque sorte infinie. Car le second commandement n'est qu'un prolongement, qu'une extension du premier. Aimer Dieu *sans mesure* signifie : aimer Dieu sans restriction de notre part, mais cela veut dire aussi, en un autre sens, aimer tout ce qui est quelque chose de lui et aimer tout ce qu'il aime.

Un chrétien qui aime son Dieu est pris pour toute la Création d'une sympathie originale, aux nuances étonnamment variées, où s'exprime l'amour même de cet être pour le Créateur, amour qui est fait à la fois d'adoration, de crainte, de confiance, d'action de grâce, de joie. S'il sait que la nature recèle pour lui mille occasions de péché, et s'il est attentif à en découvrir les pièges, il ne cède pas pour autant à cette sorte de mépris que certains auteurs spirituels ont prôné et qui a fait perdre à beaucoup d'âmes le sens des dimensions de la Charité, avec le sens de notre liberté de fils de rois. « *Tu homo unanimis* », dit le Psaume, comme s'il répondait à notre question : « Qui est mon prochain ? » Hommes universels, soyez fraternels à tout le créé, parce qu'il est de Dieu.

Si tout le créé est sacrement de Dieu, c'est-à-dire manifestation et tabernacle de quelque chose de Dieu, l'homme évidemment l'est à un titre privilégié. Mais d'une certaine manière, notre amitié pour lui s'inspirera de l'attitude que je viens de suggérer à l'égard des choses et à l'égard de tous les êtres inférieurs en qui palpite une présence de Dieu : la vie. Seuls aimeront bien leurs frères, ceux qui seront en familiarité avec la Création. Seuls interrogeront les cœurs fermés, ou trop complexes, ou décevants, ceux que ne lasse pas le mystère de toutes les œuvres de Dieu, et qui sont à l'affût des énigmes que pose l'univers. Seuls ne céderont pas aux embûches que l'homme est pour l'homme, ceux qui ne méprisant rien de ce qui porte la marque divine, ont accoutumé leur regard à ne retenir en toutes choses que cette zone de clarté.

Si j'ose dire, on ne peut pas morceler Dieu. « Celui qui n'aime pas son frère, dit saint Jean, celui-là ne peut pas prétendre qu'il aime Dieu. » Pareillement on pourrait dire : celui qui ne considère pas comme son prochain tout ce qui possède l'être ou la vie, celui qui n'est pas sensible à la présence divine en toutes choses et qui n'adore pas le Créateur sous les espèces de ses œuvres, celui-là ne peut pas prétendre qu'il aime son frère. Et pour ne prendre qu'un exemple, celui qui n'a pas écouté le recueillement d'une nuit, celui qui n'a pas réussi à se déprendre de ses soucis et de son égoïsme, celui qui n'est pas sorti de lui-même au point d'entendre dans la paix d'une nuit la respiration des choses et l'hymne de louange des cieux, celui-là ne saura pas aimer son frère jusqu'au bout, celui-là ne saura pas écouter les confidences d'une âme jusqu'à sa plus secrète révélation, au-delà de ses paroles et de ses prières, jusqu'à son silence.

*
* *

Tout ceci n'est qu'un acheminement. Il est une différence essentielle entre l'homme et le reste de la Création. Sans doute parce que, créature intelligente, il est une image de Dieu. Mais aussi par le fait d'une autre présence en lui que celle dont nous venons de parler, d'une présence qui depuis l'Incarnation a changé pour toujours le regard que l'homme porte sur l'homme.

« Tu vois ton frère, dit saint Augustin, mais non, ce n'est pas ton frère que tu vois, c'est Jésus-Christ. » Jésus savait bien que l'amour du créé, un amour juste, exact, fait de respect et de miséricorde, n'est pas au-dessus des forces humaines, mais que la fidélité aux commandements est autrement difficile, quand il s'agit de ce prochain tout proche qui s'appelle l'homme. Cela est surprenant à avouer : parmi toutes les œuvres divines, l'homme est celle qu'on a le plus de mal à aimer, et à bien aimer. La marque du Créateur ne suffit plus, le péché réussit à faire naître dans les cœurs ce qui ne peut opposer que des êtres intelligents et libres : la haine. Et même si la haine ne doit jamais naître, Jésus savait bien que des antipathies instinctives surgissent, qu'une limite est toujours apportée par l'être humain à l'ampleur de son regard. Alors, à tous les motifs que nous pouvons avoir de nous aimer *et qui sont insuffisants*, le Seigneur en a ajouté un autre, miraculeux : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait... Celui qui vous donnera à boire un verre d'eau, pour la raison que vous êtes du Christ, celui-là ne perdra pas sa récompense, et quiconque reçoit un seul petit enfant à cause de mon nom, celui-là me reçoit. »

Dès lors, cette marque du Christ sur le prochain interdit toute limite, et il faut aimer Dieu *sans mesure*, tout ce qui est de Dieu, et tout ce qu'aime Dieu. L'exigence sera parfois contraignante, car s'il est des degrés dans la charité fraternelle et si nous devons une attention plus grande à ceux qui nous touchent de plus près, pour autant nous ne pouvons plus donner au mot *étranger*, ou au mot *ennemi*, le sens que le paganisme leur accordait et leur accorde toujours. De même, une dilection toute spéciale devra nous rendre proches ceux-là en qui le Sauveur a dit qu'il habiterait particulièrement : les humbles, les pauvres, les malades, les enfants. Ceux aussi sur qui la propre Charité du Christ s'est penchée avec complaisance : les pécheurs, les malades de l'âme, pour qui il est venu.

Toutefois il ne faut pas oublier que la charité est loin de signifier ce simple élan de compassion, ce mouvement instinctif, cette habituelle aménité dans les relations sociales, avec quoi on la confond souvent. Elle ne craint pas un jugement équitable, et parce qu'elle cherche à rejoindre le regard même que Dieu porte sur les âmes, et parce qu'elle aime les âmes, non pour leur satisfaction passagère, mais *pour qu'elles soient à Dieu*, la charité lucide sait se faire exigeante : elle souhaite à autrui son vrai bien, elle prend, quand il le faut, le visage de la Force, et elle demeure insatisfaite, tant que ceux qu'elle enveloppe de son respect et de sa miséricorde n'ont pas, eux aussi, libéré toute leur richesse d'amour.

*
* *

« Pour la raison que vous êtes du Christ... à cause de mon nom. » Chrétiens d'aujourd'hui, en deçà et au

delà de ce qui nous sépare, voilà donc ce qui nous unit. Alors, s'il y a encore un tel égoïsme, une telle suffisance dans nos cœurs, si l'ordre de la Charité ne compte guère, si pour de bonnes raisons il nous arrive aujourd'hui même de refuser un verre d'eau, si notre regard ne sait pas lire plus profond que les apparences et découvrir Dieu, si comme les païens nous n'aimons que ceux qui nous aiment, et si nous les aimons mal, n'est-ce point parce que Jésus-Christ est encore absent de notre cœur, et parce que nous ne savons pas nous bien aimer nous-mêmes ?

Bientôt nous essaierons de répondre à cette question. Devant la révélation de cet amour sans mesure, efforçons-nous du moins de dire au Seigneur comme le docteur de la Loi : « Seigneur, je comprends : ce don-là, ce don de mon cœur inépuisable vaut tous les holocaustes, tous les gestes sans âme; cela seul compte. Peut-être que Jésus nous répondra à nous aussi : « Mon ami, tu n'es pas loin du royaume des cieux. »

A.-M. Carré, O. P.

Le dénuement et l'amour dans la vie de Richard Rolle

L'Angleterre avait connu au moyen âge, comme la France, de beaux siècles chrétiens. L'école d'York, avec Bède le Vénérable et Alcuin avant l'an mille, le B[x] Lanfranc et saint Anselme ensuite, avaient donné l'élan à l'enseignement théologique comme à la spiritualité. Le monachisme, après une première floraison spontanée en Irlande, s'épanouissait magnifiquement sur la terre anglaise, du VI[e] jusqu'au XIII[e] siècle. Les écrits spirituels, paraphrases de l'Écriture, vies de saints, contes, moralités, poèmes pieux (souvent imités d'ailleurs du français) abondaient. Et le « maître spirituel de tout le moyen âge », Richard de Saint-Victor, était un Écossais d'origine.

Mais le déclin spirituel du moyen âge s'annonce de bonne heure. Dès le XIV[e] siècle, l'unité de la foi commence à chanceler, et déjà les divisions intestines se préparent dans la maison de Dieu. L'esprit de richesse, de domination, corrompt le haut clergé; les moines perdent la pureté de leur Règle et de leur vie; les disputes, les jalousies commencent entre séculiers et réguliers, entre moines sédentaires et moines itinérants, entre partisans de la vie contemplative et de la vie active; et bientôt, vers la fin du siècle, les prédications enflammées de Wiclef contre les vices du clergé ou des Ordres mendiants glisseront du terrain des mœurs vers celui des doctrines, préparant la grande rupture, le Corps mystique du Christ déchiré en deux. Sans parler d'autres maux et

d'autres troubles qui s'abattront sur le peuple chrétien : la terrible peste de 1348, les aberrations de la pénitence après le fléau divin, les Flagellants, puis les Lollards; enfin les luttes pour l'établissement d'un ordre social nouveau, les insurrections populaires, qui ajoutent au trouble des esprits et au désarroi des consciences.

Alors, dans ce monde où rien n'est pur, où rien n'est sûr, la vie éternelle apparaît à plusieurs comme le seul refuge, la véritable et l'unique paix dès ici-bas. Le XIV^e^ siècle va être pour l'Angleterre son plus beau siècle mystique. Non pas qu'on y voie surgir une école de spiritualité autour d'une congrégation, ou des foyers mystiques s'allumer dans l'ombre des monastères, comme aux bords du Rhin ou aux Pays-Bas. C'est plutôt une floraison dispersée. Des âmes, que rien ne rapprochait, se rencontrent dans une même ardeur pour la vie contemplative. Plusieurs sont restées inconnues; et leurs écrits, anonymes. Mais, de l'*Ancren Rywle* (Règle des Recluses) au *Nuage de l'Inconnaissance*, des écrits de Richard Rolle et de Walter Hilton aux *Revelations of divine Love* de la recluse de Norwich, il y a le témoignage continu d'âmes d'élite qui, ici ou là, s'efforcent d'atteindre la perfection de l'amour et de répandre autour d'elles la joie du don divin goûté dans sa plénitude.

Cet épanouissement de la vie mystique est sorti, par un trait particulier à l'Angleterre, de la vie érémitique plutôt que de la monastique. Le royaume avait accueilli de bonne heure les grands Ordres monastiques : les fils de saint Benoît dès le VI^e^ siècle, les Cisterciens, les Chartreux, les Chanoines de Saint-Augustin avec la conquête normande, les Ordres mendiants très vite après leur naissance. Mais déjà auparavant, des solitaires bâtissaient leur cabane un peu partout dans les campagnes, ou leur cellule accolée aux églises des petites villes. Aucun pays n'a connu plus de Règles pour les ermites : c'est presque une littérature. Et les moines eux-mêmes ou les moniales quittent souvent leurs maisons pour mener dans la solitude une vie plus parfaite. Faut-il voir

là un indice psychologique ? Individualisme de la race, plus sensible aux attraits de l'indépendance qu'à la vertu et aux bienfaits de la Règle ? Presque tous les mystiques anglais du XIV^e^ (et même leur héritier du XVII^e^, Dom Baker) seront, en même temps que parfaitement orthodoxes et soumis à l'Église (peu enclins d'ailleurs aux audaces de la pensée et plus moralistes que philosophes), foncièrement indépendants et difficiles à rattacher à une école.

Richard Rolle, entre autres, curieux type d'ermite anglais, doux entêté de pauvreté et de liberté, chanteur passionné de l'amour divin.

***

Environ l'an 1310, un jeune homme de dix-neuf ans s'en revenait d'Oxford vers son village natal, Thornton, au Yorkshire. Grâce aux sacrifices de parents d'humble origine pour un enfant heureusement doué, grâce à la générosité d'un homme d'Église, Thomas de Neville, archdeacon de Durham, il avait étudié, dans la florissante Université, les lettres profanes, la théologie et les sciences sacrées; il montrait des dons brillants; une belle carrière d'Église lui était promise. Ses parents, son protecteur, n'en doutaient point. Mais lui, ne s'apprête-t-il pas déjà à les décevoir ? Ce chemin du retour, où le mène-t-il ? Un mot, un seul, du *Fire of Love* — mais un de ces mots qui ne trompent pas — nous fait entrevoir un jeune homme plein de mélancolie, l'*irrequietum cor* de celui que la terre ne va pas satisfaire :

> Au temps où je me sentais mécontent (*Cum infeliciter florerem*, dit la grâce émouvante du latin) et où j'entrais dans l'âge de l'adolescence inquiète, la grâce de mon Créateur s'approchait [1]...

1. Il dit aussi ailleurs : *My youth was fond, my childhood vain, my young age unclean.*. Mais ce triple *mea culpa* n'est sans doute guère justifié.

Combien de temps, revenu dans la maison paternelle, resta-t-il à peser son inquiétude, écoutant tour à tour les sollicitations de son entourage et les voix intérieures qui l'appelaient ailleurs ? Nous ne savons; peu de temps sans doute. Et voici que l'emporte Celui auquel on ne résiste point.

Un jour, profitant de l'absence de ses parents, Richard vient trouver sa sœur. « Sœur chérie, tu as deux robes qui me font grande envie. Aurais-tu la bonté de m'en faire présent ? » Et comme la jeune fille s'étonne, d'un geste il lui demande de garder son secret. « Demain, veux-tu me les apporter dans le bois qui est près de notre maison ? Tu y joindras le capuce de mon père, celui qu'il met par les temps de pluie. »

Le lendemain, continue le pieux récit[2], tenant sa promesse, elle porta les deux robes dans le bois, ignorant tout à fait ce que son frère en voulait faire. Aussitôt il se mit à couper les manches de la robe grise et les boutons de la robe blanche, et il arrangea de son mieux les manches de la tunique blanche pour en faire un vêtement approprié à son dessein. Puis, s'étant dépouillé de ses habits, il mit sur son corps la tunique blanche de sa sœur, et la grise, il l'enfila par-dessus, en passant ses bras par les trous des manches qu'il avait enlevées. Ensuite, il couvrit sa tête avec le capuchon de son père : et ainsi il se trouva, queussi-queumi, habillé en ermite. Mais quand il se présenta devant sa sœur, elle s'écria, terrifiée : « Mon frère est fou ! mon frère et fou ! » Alors il s'éloigna d'elle en lui défendant de le suivre, et il s'enfonça dans l'épaisseur du bois, pour ne pas être arrêté par ses amis ou ceux qui le connaissaient.

2. Il s'agit d'un texte qui avait été préparé, sans doute dans le monastère de Hampole, pour l'office du saint Ermite, au jour où il serait mis sur les autels. C'est une série de *Lectiones*, relatant quelques épisodes de la vie de Richard Rolle et quelques-uns de ses miracles posthumes. Il figure, à la date du 1er novembre, en traduction anglaise, au *York Breviary*. Rolle n'a point été déclaré Bienheureux, je ne sais pourquoi.

Ainsi le jeune Richard dit adieu au monde, et s'enfuit vers la solitude où il allait chercher Dieu. On pense malgré soi à François Bernardone, mettant bas ses vêtements sur la place d'Assise pour signifier à tous une évasion irrévocable. Et maudit par son père, et traité de fou par ses amis et ses compagnons. Le geste est bien pareil : hardi, symbolique, romanesque un peu... Un mélange d'audace juvénile, de risque joyeux, de courage profond. Peut-être même le geste de Richard est-il moins théâtral que celui de François : l'enfant qui s'habille en ermite dans le secret d'un bois quitte le monde plus discrètement que le fils du drapier d'Assise. Mais avec le même sérieux, n'en doutons pas : ici de même, c'est la *conversion* définitive sous l'appel divin, le don total de l'être, une vie qui ne retournera plus en arrière. Non, le jeune Richard n'est pas fou : il s'échappe seulement de la sagesse du monde pour aller chercher l'autre, dont il a entrevu la beauté.

Ce faisant, il ne renonce pas seulement aux espérances de son avenir humain; il s'expose à la pauvreté, et aussi aux langues acérées des hommes, aux jugements de mépris ou de blâme que lui vaudront, tout le long de sa vie, ses gestes ou ses attitudes. Il a parlé des *backbiters*, des langues de vipère, avec une vivacité qui montre combien il en a souffert. Mais qu'importe : pour l'instant, rien d'autre ne saurait le satisfaire que ce renoncement absolu, et toutes épreuves seront rachetées au centuple par sa joie intérieure. Il commence une vie qui n'a plus de sens humain; il n'est plus que le pèlerin de la Cité éternelle, et, qu'il parcoure les routes ou qu'il se fixe en quelque ermitage, il n'a plus d'autre objet, d'autre recherche, que cette *cleanness of mind, where God is seen*, cette pureté du cœur qui nous fait voir Dieu dès ici-bas. Appeler Dieu, goûter Dieu, chanter Dieu : ainsi se résumera pour lui l'exil terrestre.

Ce n'est donc pas seulement par son premier geste, c'est par toute son existence errante et ravie qu'il rappellera François Bernardone. Et s'il ne fut pas, certes,

un génie religieux comparable au Pauvre d'Assise, s'il n'a pas marqué son temps ni la chrétienté d'un sillage aussi lumineux, cependant, bien des traits de sa figure ou de sa vie apparentent au grand Trouvère italien ce petit chanteur anglais de l'amour divin.

***

Rassemblons les quelques anecdotes qui nous sont parvenues, les confessions voilées qui parsèment les œuvres de Rolle, et essayons de voir, dans l'atmosphère de son époque, l'ermite improvisé qui sort du bois de Thornton avec un cœur tout neuf sous sa tunique blanche et grise.

Quelques jours plus tard, il est dans une église, à la veille de l'Assomption, perdu dans sa prière. La châtelaine du lieu arrive avec les siens pour entendre vêpres, et voit l'inconnu installé dans son banc — mais il prie si bien qu'elle défend qu'on le dérange... Les vêpres finies, l'un de ses fils reconnaît dans le jeune ermite le fils de William Rolle, avec lequel il a été étudiant à Oxford.

Le lendemain, jour de l'Assomption, on le retrouve à l'église. Cette fois, il a revêtu un surplis et il chante l'office avec le clergé, « sans que personne l'y eût invité », dit la *Lectio*. La surprise atteint son comble quand, après l'évangile, il demande la bénédiction de l'officiant et monte en chaire... Et le voici qui prêche : un sermon tel que la paroisse n'en a jamais entendu, qui pénètre les cœurs et tire les larmes des yeux. C'est vraiment l'Esprit-Saint qui parle par sa bouche.

Alors, continue la *Lectio III*ª, après la messe, le *Squire*, qui s'appelait John de Dalton, l'invita à prendre le repas chez lui; mais quand il entra dans le château, il alla se cacher dans certain recoin vieux et malpropre, car il ne voulait pas entrer dans le hall, mais plutôt suivre l'enseignement de l'Évangile, qui dit : « Quand vous êtes invité à des noces, allez vous mettre à la dernière place, afin que

celui qui vous a prié vienne vous dire : Ami, montez plus haut. » C'est ce qui lui arriva, car lorsque le *Squire*, le cherchant partout, le découvrit dans l'endroit que j'ai dit, il l'amena à sa table et le plaça avant ses propres fils. Mais lui gardait le silence, et pas un mot ne sortit de sa bouche pendant le repas. Et quand il eut mangé assez, il se leva, avant qu'on desservît la table, et se prépara à partir. Le *Squire* dit que ce n'était pas la coutume de quitter ainsi son hôte, et obtint qu'il reprît sa place. Le repas terminé, le *Squire*, qui voulait avoir un entretien particulier avec lui, le retint jusqu'à ce que tous les convives fussent partis. Alors il lui dit : « Êtes-vous vraiment le fils de William Rolle ? » L'ermite fut contrarié, et répondit évasivement, car il craignait, s'il était reconnu, que tout le dessein de sa vie ne fût renversé. Car ce *Squire* était un excellent ami de son père, et Richard s'était fait ermite à l'insu de celui-ci et contre son gré, parce qu'il aimait son Père du ciel plus encore que celui d'ici-bas.

Et quand le *Squire* l'eut examiné avec soin, et qu'il eut acquis la conviction que l'intention du jeune homme était parfaitement sainte, alors il lui fit donner un véritable vêtement d'ermite, et il le garda dans sa maison un long temps, lui procurant un endroit où il pût vivre en solitaire et lui fournissant toutes les nécessités de la vie. Alors, sans perdre un instant, le jeune homme, nuit et jour, commença de chercher à mener vie plus parfaite et à s'avancer dans les voies de l'amour divin.

Je pense que le *Squire* acheva son geste généreux en apaisant un père irrité... Mais, dans l'Angleterre d'alors, ce geste n'était pas si surprenant qu'il nous paraît. La vie érémitique était en honneur; reclus et recluses sont des figures familières à l'égal du moinillon dans nos provinces françaises. Mais ne nous représentons pas ces ermites anglais comme des anachorètes épuisés de jeûnes et brûlés de soif : il n'y a pas de déserts dans les vertes campagnes d'Érin ou de Cornouailles. Ils vivent de pauvreté, certes, mais ils acceptent l'hospitalité qu'on leur offre, près d'un château, d'un monastère, d'une église. Ils sont souvent chapelains d'un seigneur; ils

aident au culte public en cas de besoin. Ni farouches, ni vêtus de peaux de bêtes ou couverts de cendre. Plutôt que la pénitence et les flagellations, ils recherchent la solitude, la modération des désirs, le loisir et le silence favorables à la prière. Leur petit ermitage, souvent adossé à une église ou chapelle, s'ouvre par une fenêtre sur le sanctuaire, par une autre sur le dehors, où ils écoutent les âmes qui viennent les entretenir et les consulter : symbole parfait de leur vie qui, en se tournant vers le ciel, n'a pas rompu toute communication avec la terre.

Richard Rolle nous est un exemple de ces ermites aimables, si l'on ose dire. Il se refuse d'abord à confondre l'austérité avec la sainteté; il accepte sans scrupules les facilités de vie que lui procurent ses hôtes; il estime que le mieux est de se conformer à la condition et aux habitudes de ceux auprès desquels il est. Ceux qui affectent les grands jeûnes, n'est-ce pas le plus souvent pour se faire admirer des hommes : « car on prend toujours pour les plus saints ceux qui font les grandes pénitences, et souvent c'est bien le contraire ». Pour lui, il se contente de « sobriété et sagesse » :

> J'ai mangé et bu ce qui me paraissait le meilleur, non parce que j'y prenais plaisir, mais parce qu'il faut soutenir la nature quand on est dans le service de Dieu et la louange de Jésus-Christ; me pliant par courtoisie aux habitudes de ceux chez lesquels je demeurais, et ne voulant point feindre une sainteté que je n'avais point...

Morale pratique, mais quelque chose de plus encore : une doctrine. Rolle entend énergiquement garder à la prière sa primauté sur la pénitence :

> Celui qui aime vraiment le Christ, celui qui se laisse conduire par le Christ, n'a pas besoin d'autre science pour savoir ce qui est trop et ce qui est trop peu. Ah ! sans comparaison, celui-là aura mérité meilleure récompense qui prie, qui contemple, qui lit et médite avec une joie

intérieure, tout en mangeant bien mais sobrement, que celui qui, négligeant tout cela, passerait ses jours à jeûner de pain et d'herbes... L'abstinence n'est pas sainteté par elle-même ; elle nous aide seulement, si elle est discrète, à nous sanctifier.. Celui qui veut aimer Dieu, il vaut mieux qu'en de petites choses il passe la mesure sans le savoir, s'il le fait avec la bonne intention de soutenir la nature, que de ruiner sa santé et de ne plus pouvoir, avec un corps trop faible, chanter la louange de Dieu... Toi, lorsque tu manges ou bois, que le souvenir du Dieu qui te donne la nourriture ne quitte point ta pensée; mais loue-le, bénis-le, glorifie-le pour chaque morceau que tu manges, et que ton cœur soit plus occupé de sa louange que de ta nourriture, et que ton âme ne perde à aucun moment la présence de Dieu. Si tu fais ainsi, tu mériteras de recevoir une couronne devant le Christ Jésus, et tu éviteras les tentations du Malin, qui guettent la plupart des hommes dans le boire et le manger [3].

3. On ne peut qu'être frappé du fait que tous les mystiques anglais ont insisté sur la modération dans les pénitences et sur le peu d'efficacité des mortifications pour la vie contemplative. De la *Règle des Recluses* au sage Hilton, en passant par Rolle et par l'auteur du *Cloud*, c'est en quelque sorte la même consigne de discrétion dans les pénitences corporelles. Et Dom Baker l'accentuera encore. Constatant ce fait, Dom Noetinger écrit : « Une préoccupation aussi constante suppose des abus qu'il fallait combattre. Peut-être les excès des moines irlandais avaient-ils créé une sorte de légende autour de leurs pratiques ? » Je ne contesterai point cette explication, ni d'autres qu'on pourrait tirer de l'époque ou du milieu. Mais je croirais volontiers aussi qu'il y a là un trait du caractère anglo-saxon. Cette attitude de bon sens, ce goût d'un sain équilibre entre le corps et l'esprit, ce réalisme qui n'aime pas les outrances et les excès, fût-ce dans la sainteté; ce pied solide dans les voies glissantes et difficiles; tout cela me paraît foncièrement anglais. On est tenté, assurément, de préférer, à cette sagesse encore à demi humaine, les folies de la croix, les emportements de l'amour. Mais que répondre à des gens qui vous disent qu'il vaut mieux prier que jeûner, que la pénitence n'est pas une fin en soi, et que « les exercices tels que les jeûnes, les veilles, le port de la haire et les pénitences du même genre... ne sont utiles que dans la mesure où ils donnent naissance à un mouvement d'amour généreux; sinon ils sont de nulle valeur ». Seule la mortification intérieure nous rapproche vraiment de Dieu : telle est la doctrine constante des mystiques anglais.

Il est difficile de dire combien de temps Rolle demeura dans la famille de Dalton. Comme aussi ce qui le fit la quitter pour d'autres résidences. Mais, d'après les confidences qui émergent çà et là dans ses écrits, il eut une existence assez errante. Il avoue qu'il aimait le changement. Il ne s'en fait pas un reproche.

> J'ai toujours recherché le repos [de la contemplation], bien que j'aie souvent passé d'un lieu dans un autre. Car il n'est pas mauvais pour un ermite de changer de cellule pour une cause raisonnable, et de revenir ensuite à la même, s'il lui convient. En vérité, quelques-uns des saints Pères ont fait ainsi, quoiqu'ils en aient été blâmés des hommes (mais non pas des hommes de bien).

Les *Lectiones* nous confirment qu'il changeait souvent de résidence :

> Après cela, le saint de Dieu, Richard, se rendit en d'autres lieux, sans doute par la providence de Dieu qui voulait qu'en demeurant ici et là il pût procurer le salut d'un plus grand nombre, et aussi quelquefois pour n'être pas empêché dans sa vie de contemplation, comme nous voyons que les saints Pères du désert en usèrent souvent. Car changer fréquemment de demeure ne vient pas toujours d'inconstance, comme le pensent des esprits chagrins toujours prêts à mal juger de leurs voisins.

Rolle n'évita pas ces jugements *quick and perverse*. Parmi les passages de ses livres qui laissent apercevoir les reproches dont il fut l'objet, je n'en retiens qu'un, un peu vif, mais qui montre le cas qu'il faisait de ces attaques :

> Il m'est arrivé aussi de me séparer de divers hôtes, non parce qu'ils me donnaient une nourriture grossière ou insuffisante, mais parce que nous ne nous entendions pas bien, ou pour quelque autre motif raisonnable. Néanmoins, j'ose dire, avec le saint homme Job : « Les insensés m'ont méprisé, et quand je les ai quittés ils m'ont déchiré de leur langue »; et pourtant ceux-là seront con-

fondus quand ils me verront, qui ont dit que je ne voulais demeurer que là où j'avais une nourriture délicate...

Il continuait donc, en dépit des critiques, de mener sous la conduite de l'Esprit sa vie solitaire et libre :

Aucune tribulation, aucune gêne ou misère, aucune humiliation ne doit faire trembler l'homme de droite intention, aussi longtemps qu'il ne pèche pas et qu'il progresse dans l'amour de Dieu.

Une seule chose est nécessaire : répondre à l'appel de cet amour. Tous les écrits de Rolle débordent d'un magnifique éloge de la vie solitaire, synonyme pour lui de la vie contemplative. Celui-là seul qui l'a connue, répète-t-il, peut savoir quelle est sa vertu, et quel Paradis elle ouvre aux âmes. Les ignorants la critiquent : mais que peuvent valoir les attaques d'ignorants contre nos certitudes à nous ? Nous avons nos épreuves, nos souffrances, qui ne sont pas dans les mortifications matérielles ni dans les humiliations venues des hommes; nous avons nos délices, qui ne sont pas comparables à celles de la terre. D'autres encore disent : Puisque vous voulez la vie parfaite, que n'allez-vous la chercher dans les cloîtres ? Contre ceux-là il n'y a guère à disputer, car ils parlent de ce qu'ils ne connaissent pas[4].

En vérité, il y a une vie qu'aucun homme vivant dans la chair ne peut imaginer, sinon celui auquel Dieu a bien voulu l'accorder; et nul homme ne peut juger de cette grâce s'il ne l'a pas sentie agir en lui. Ah ! je suis sûr que

4. Le moyen âge a pourtant beaucoup discuté cette question. A la suite de saint Augustin et de saint Grégoire le Grand, de longues controverses se poursuivirent pendant des siècles sur la nature de la perfection religieuse et les meilleurs moyens de la réaliser; sur les mérites respectifs de la vie contemplative, de la vie active et de la vie mixte. L'apparition des Ordres mendiants, formule nouvelle, ranima encore ces controverses. Nous en trouvons les échos chez Rolle, qui, lui, prend vivement le parti des contemplatifs et des solitaires. L'auteur du *Cloud* est encore plus affirmatif (ch. VIII).

s'ils la connaissaient, ils la mettraient au-dessus de toute autre.

Certains ne se trompent pas moins qui ne cessent de railler et de blâmer la vie solitaire en disant : *Vae soli*. Malheur à un homme qui vit seul. Mais ils ne pensent qu'à celui qui vit sans compagnons. Or il n'y a de vraiment seul que l'homme avec qui Dieu n'est pas. Mais celui qui a choisi la vie en solitude pour Dieu, et qui la mène bien... le nom de Jésus réjouira sans cesse son esprit, et plus il aura renoncé aux consolations de ses semblables pour prendre cette vie, plus il jouira de la compagnie de Dieu.

Il recevra souvent des visitations divines, qu'on ne reçoit pas au milieu des hommes. C'est pourquoi il a été dit à l'âme que Dieu aime : « Je la mènerai dans la solitude, et là je parlerai à son cœur. »

Il allait donc, menant dans l'un ou l'autre ermitage sa vie de lecture (grand liseur de l'Écriture, et sans doute de quelques écrits mystiques des siècles précédents[5]), de méditation, de prière et de chant. Quittant aussi ses solitudes pour aller suivre l'office dans les églises voisines, entretenir de saintes âmes, prêcher peut-être, quoiqu'on n'ait gardé de lui aucun sermon. L'Office préparé pour sa fête nous assure que « l'abondance de sa charité le faisait prendre soin avec beaucoup de zèle de tous ceux qui avaient besoin de consolation spirituelle ou qui souffraient dans leur âme ou

5. Il semble bien que Rolle ait connu des écrits de saint Bernard, de saint Bonaventure, des Victorins; le *Speculum Ecclesiae* de saint Edmund de Canterbury. Mais je laisse cette question aux érudits. — Une chose est certaine : il ne fut pas un autodidacte. Il a gardé de ses années d'Oxford le goût de la culture; il dit nettement que le contemplatif doit s'aider de livres et de maîtres. « Néanmoins, dans les commencements, on peut prier avec les mots d'autrui; je le sais bien par moi-même. En vérité, si tu méprises l'enseignement des docteurs et si tu penses pouvoir trouver par toi-même quelque chose de meilleur que ce qu'ils t'apprennent dans leurs écrits, sache que tu n'acquerras pas le goût de l'amour divin » (*Mending of Life*, ch. VIII).

leur corps par le fait de mauvais démons. Dieu lui donnait une grâce singulière pour aider ceux qui étaient troublés de cette façon ». Quelques traits de cette « grâce singulière » nous sont ensuite narrés; ils ont un peu couleur de légende, mais ce n'est pas une raison pour les déclarer suspects.

Parmi les recluses qu'il assista, nous en connaissons une avec certitude : the lady Margaret, la recluse d'Anderby, dans le Yorkshire. Sans doute vivait-elle comme Juliane de Norwich, dans quelque appentis auprès d'une église, où Rolle venait la visiter, dans ce pays qui leur était commun. Il l'instruisit dans la contemplation, il lui apprit à régler sa vie. Des années plus tard, comme il résidait à quelque vingt milles de la recluse, un homme vint le chercher en hâte, lui disant qu'elle était au seuil de la mort. Rolle vint, la trouva en proie à de graves crises nerveuses, semble-t-il, et ramena le calme dans ce corps et dans cette âme. Il l'entoura de soins délicats (l'épisode est conté de façon naïve et charmante dans l'Office) et la quitta en lui promettant que, tant qu'il serait en vie, elle ne souffrirait plus de cette horrible maladie. Secours surnaturel ou thérapeutique psychique, je ne sais; mais la promesse de l'ermite eut un plein succès. Plusieurs années s'écoulèrent; puis, un jour, la recluse fut reprise de ses tourments. Elle pria le même messager d'aller chercher encore une fois l'ermite, très loin cette fois, à Hampole, où il demeurait. Elle ne doutait point, puisque la maladie l'affligeait à nouveau, que Rolle ne fût plus en vie; mais elle tenait à s'en assurer. Le messager vint donc à Hampole, et apprit que le saint n'était plus de ce monde. Il s'enquit du moment exact de sa mort, et découvrit que le mal avait repris la recluse quelques heures après le trépas de Rolle. Mais, par la suite, lady Margaret se rendit à Hampole, où le saint corps avait reçu sépulture; et depuis lors ne se ressentit plus jamais de cette maladie.

Vers la fin de sa vie, Rolle s'était en effet fixé auprès de religieuses cisterciennes, à Hampole, près de Doncas-

ter. Il a gardé le nom de l'Ermite de Hampole. Est-ce là, est-ce pour ces moniales qu'il écrivit ses livres ? Nous n'en savons rien, et sa vie se perd désormais dans l'obscurité. Mais il importe peu : Rolle s'est désintéressé lui-même de tous les événements, la trame matérielle de l'existence : pauvres choses sans intérêt. De tout ce qui nous advient d'heureux ou d'éprouvant, il n'est que de remercier Dieu et se tenir en joie : en cela se résume la sagesse humaine.

O mon âme, au milieu de tout ce qui t'arrive, loue le Seigneur avec tendresse et piété... disant : *Laudabo Dominum in vita mea*. J'adorerai le Seigneur dans tous les événements de ma vie, que ce soit l'aisance ou la gêne, les honneurs ou les mépris. Aussi longtemps que je vivrai, je chanterai pour mon Dieu. Si je suis en repos, je chante en Jésus; si je suis en tribulation, je ne quitte pas d'aimer Dieu. C'est assez pour moi d'aimer mon Dieu et de venir à lui, puisque vraiment je ne puis faire autre chose, je ne me sens de goût pour aucune autre occupation que d'aimer le Christ.

Au dernier chapitre du *Fire of Love*, il dit encore :

En vérité, depuis que mon âme a été touchée du divin amour, je n'ai pas cessé de brûler du désir de voir Votre Majesté. C'est pourquoi je me suis fait à supporter la pauvreté, à mépriser les dignités humaines et à n'avoir pas de goût pour les honneurs ; ma vraie joie est l'amitié divine... O bon Jésus, donnez-moi d'entendre le chant céleste des anges qui ravit mon âme et lui fait chanter continuellement vos louanges. Ce que vous avez donné à un pauvre homme ignorant et pécheur, donnez-le encore à celui qui l'a expérimenté et qui vous le redemande : donnez-le-lui à nouveau !

Ainsi a-t-il vécu, *singing in Jesu* : c'est le mot qui revient le plus souvent et le plus naturellement sous sa plume. Son amour s'attache à Jésus, sa contemplation prend la forme d'un chant, sa quiétude s'achève en mélodie.

*
* *

Approchons-nous donc de cette vie d'amour, la seule que voulut vivre Rolle, et la seule sur laquelle il doit être jugé — comme nous serons tous, dit saint Jean de la Croix.

En dépit de sa culture et de ses écrits, Rolle n'a pas été un théoricien de la vie mystique. Même le *Form of perfect living*, malgré son titre et les conseils qu'il donne aux âmes pour acquérir le goût et l'usage de l'oraison, ne fait guère figure de traité didactique. Quant à l'*Incendium amoris* (que le premier traducteur de Rolle en langue vulgaire, Richard Misyn, baptisa le *Fire of Love*), c'est au juste un chant d'amour, brûlant et joyeux. Point de souci d'enseigner, d'ordonner même les pensées : librement le chant s'élève, s'abaisse, reprend, mêlé de confessions ingénues, de quelques essais d'analyse qui témoignent d'une grande finesse psychologique, mais qui ne suffisent pas à constituer un bréviaire de la contemplation, comme la *Scala perfectionis* de Walter Hilton. Tout au plus Rolle veut-il communiquer à d'autres le rayonnement de sa joie, *stir all manner of folk to love* :

> Voyez, frères, je vous ai dit comment je suis venu au feu d'amour, non pour m'attirer louange, mais pour que vous glorifiiez Dieu, de qui j'ai reçu tout ce que j'ai de bon; et pour que, persuadés que toutes choses sous le soleil sont vanité, vous soyez attirés à me suivre au lieu de me railler.

Le *Fire* fait souvent songer à l'*Imitation* : c'est la même paix, en effet, qui émane de ces pages, le même bonheur d'aimer exclusivement Celui qui seul est aimable. Le même mépris de la vaine science, la même sagesse du cœur qui passe celle de la raison, le même : Tout est vanité, hors la lumière intérieure qui récompense les cœurs humbles et donnés à Dieu. Les cou-

plets du *Fire* sur l'amour divin ne sont guère moins beaux que ceux de l'*Imitation* :

Seigneur Jésus, je vous en prie, donnez-moi pour Vous un élan d'amour sans mesure, un désir sans limite, une faim sans règle, un feu sans modération. Plus l'amour est grand, plus il est insatiable, car ni la raison ne peut le retenir, ni la crainte ne peut le troubler, ni la mort ne peut le vaincre. Quel homme sera plus heureux que celui qui peut mourir à force d'amour? Aucune créature ne peut aimer avec excès. En toute autre chose, l'excès mène au vice; mais l'amour, plus il est fort, plus il sera glorieux. Le véritable amant languit lorsqu'il n'a pas auprès de lui l'image de ce qu'il aime. Aussi est-il dit : *Nuntiate dilecto quia amore langueo*, ce qui veut dire : « Dites à mon Amour que je languis d'amour. »

Pour moi, tourné vers le Christ de toute mon âme, je me suis lié d'abord par la pénitence, j'ai abandonné tout ce qui n'est que vanité; aussi, après avoir goûté la douceur spirituelle, je serai emporté dans le chant de la louange divine. Aussi je dis : *Ego cantabo dilecto meo*, et, suivant le Psaume : *In Te cantatio mea semper*. Aussi est-il naturel que ceux qui auront vécu dans l'amour de Dieu, qui auront brûlé doucement dans la lumière d'un amour sans crainte, quitteront avec joie la lumière d'ici-bas et monteront jusqu'au céleste royaume.

... Qu'est donc l'amour, sinon le désir qui se transforme en l'objet de son désir? Or l'amour est un grand désir, de la beauté, du bien, de l'aimable; quand il possède son objet, il se réjouit; car la joie ne naît que de l'amour. Et l'amour rend celui qui aime semblable à ce qu'il aime.

... L'amour a puissance pour rayonner, pour nouer, pour transformer. Pour rayonner, certes : car il répand les rayons de sa bienveillance non seulement sur des amis ou des voisins, mais sur des ennemis et des étrangers. Pour nouer aussi : car il unit ceux qui s'aiment en volonté et en actes; et le Christ est lié avec toute âme sainte. Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec Lui,

non pas en nature mais en grâce, et en liaison de volonté. L'amour a puissance aussi pour transformer : car il transforme l'aimant en l'aimé, il le greffe en lui. Aussi le cœur qui a vraiment reçu le feu de l'Esprit-Saint est comme changé en feu tout entier, et il devient une image de Dieu. Sinon, il n'aurait pas été dit : *Ego dixi dii estis et filii Excelsi omnes.* J'ai dit que vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut.

La charité est la reine des vertus; l'étoile la plus brillante; la beauté de l'âme, et qui fait tout en elle : car c'est la charité qui la blesse, la rend languissante, qui l'attendrit, la fond et la purifie; elle réjouit et elle enflamme, elle ordonne l'âme en sa plus belle perfection. Il convient sans doute que toute vertu ait sa source dans l'amour. Aucune vertu n'est véritable qui n'est établie dans l'amour de Dieu. Celui qui multiplie les actes de vertu sans l'amour, c'est comme s'il jetait des pierres précieuses dans une fosse sans fond. Il est certain que tout ce que fait l'homme ne lui profite point, s'il ne l'a fait dans l'amour de Dieu et de son prochain.

Malgré la beauté de ces pages, on ne saurait assurément mettre le *Fire of Love* au rang de l'*Imitation*. Le livre de Rolle est moins dense; la pensée n'y a pas cette richesse profonde, cette résonance accordée à toutes les âmes, qui fait de l'*Imitation* une œuvre sans âge. En revanche, l'auteur du *Fire of Love* reste moins voilé, moins mystérieux que celui de l'*Imitation*. On l'aperçoit mieux derrière ses pages, et il est plus vivant. L'anonymat de l'*Imitation* n'est pas seulement un hasard de circonstances, c'est une sorte de caractère interne, de sérénité de l'œuvre elle-même. Au contraire, le *Fire* porte les marques et le témoignage d'une expérience personnelle assez particulière : je voudrais maintenant essayer d'en préciser le caractère.

Nous avons vu la conversion (au sens mystique) du jeune homme, son geste d'adieu au monde, son entrée dans la solitude. Il y entrait, souvenons-nous-en, sans

règle et sans appui extérieur. Trois ans de vie de pénitence et de prière : tel fut son noviciat libre, son stage, avant les premières grâces divines de contemplation. Ici, il faut lui laisser la parole :

Trois ans s'écoulèrent, moins trois ou quatre mois, depuis le commencement de ma nouvelle vie, jusqu'au jour où les portes du ciel s'ouvrirent : jusqu'au jour où, la Face divine m'étant montrée, les yeux de l'âme purent la contempler et voir comment ils pourraient se tourner vers mon Amour et le désirer d'un désir sans fin. Une année se passa encore, la porte restant toujours ouverte, avant que je sentisse vraiment dans mon cœur la chaleur de l'amour qui ne passe point.

Ce jour-là, j'étais assis dans une chapelle, et tandis que je goûtais une grande douceur dans ma prière ou ma méditation, soudain je sentis au-dedans de moi une chaleur joyeuse et inconnue. Je demeurai surpris, pendant un bon moment, me demandant ce que cela pouvait être. J'étais assuré que cela ne venait pas d'une créature, mais de mon Créateur, car cette chaleur augmentait en force et en joie.

La moitié d'une année, trois mois et quelques semaines s'écoulèrent dans cette chaleur inattendue, sensible, pleine de douceur; jusqu'au jour où descendit en moi, où je reçus du ciel cette mélodie spirituelle, laquelle s'apparente aux chants de la louange éternelle et à la douceur d'une musique surnaturelle; car celui-là seul qui la reçoit peut la connaître et l'entendre, lorsqu'il s'est purifié et vidé de tout ce qui est de la terre.

Tandis que j'étais assis dans cette même chapelle, le soir, avant le souper, et que je chantais des psaumes, autant que je le pouvais, je perçus au-dessus de moi comme un bruit de gens qui lisaient, ou plutôt qui chantaient. Et tandis que je m'appliquais à prier, je sentis des chants qui s'élevaient en moi, et je reçus la plus ravissante musique céleste, qui demeura dans mon esprit. Car, en vérité, ma pensée était changée en un chant de joie, ma méditation se muait en louanges, et tout en priant et psalmodiant, un chant sortit de moi : je me mis à chanter, sous la force de ma délectation intérieure, ce que je

disais auparavant sans paroles, seul avec mon Créateur. Heureusement, j'étais un inconnu pour ceux qui me regardaient; car peut-être s'ils m'avaient connu, ils auraient crié merveille et m'auraient louangé, et alors j'aurais perdu la plus jolie fleur [de ce moment] et je serais retombé tristement sur la terre.

Alors je commençai de m'étonner de ce que je fusse ravi à une telle hauteur de joie pendant que j'étais encore en exil, et de ce que Dieu me faisait des dons que je ne pouvais demander; et je pensais qu'aucun homme, je dis des plus saints, ne pouvait en avoir reçu de pareils. Aussi bien, je pense qu'ils viennent de pure gracieuseté du Christ, et que nul ne les reçoit s'il n'aime spécialement le nom de Jésus, et ne le laisse jamais s'échapper de son esprit, sinon pendant le sommeil. Celui à qui il est donné de faire ainsi recevra peut-être ces mêmes grâces.

Donc, entre le jour où mon cœur fut changé et celui où, par la bonté de Dieu, je pus atteindre ce haut degré d'amour du Christ... je fus environ quatre ans et trois mois. Ici, quand le premier élan de l'amour s'est concentré jusqu'à ce degré, sans doute demeure-t-il tel jusqu'à la fin; mais après la mort il sera plus parfait encore; car ici-bas la joie de l'amour ou le feu de la charité ne fait que commencer, et dans le royaume du ciel il recevra son achèvement glorieux. Et l'âme ici-bas... ne monte pas plus haut; mais, confirmée en grâce, autant que peut l'être un homme mortel, elle se repose.

Aussi, sans me lasser, je désire donner grâces et louanges à Dieu, qui me console dans les épreuves, la tristesse et la persécution... Je me réjouis en Jésus; je chante son los sans cesse; Jésus qui m'a accordé, à moi petit et misérable, de me mêler avec ses doux adorateurs, de la bouche desquels des cantiques célestes jaillissent, sous le souffle de l'Esprit.

HEAT, SWEETNESS and SONG; dans le texte latin CALOR, DULCOR, CANOR : ainsi Rolle résume, sous trois images sensibles, son expérience religieuse et son itinéraire spirituel.

De quoi s'agit-il au juste ? De métaphores poétiques,

un peu poussées ? Plus précisément, d'une transposition, dans le langage des sens, d'émotions spirituelles — puisque aussi bien nous ne pouvons nous exprimer, ni même penser, sans images. Ou bien encore s'agit-il d'une symbolique voulue, littéraire, telle que le moyen âge en a usé souvent, en a abusé même — quoiqu'elle soit entièrement légitime en vérité, puisque la vie mystique, débordant le champ de la raison proprement dite, exprimant les élans, les certitudes du cœur et ses rencontres avec une Réalité ineffable, ne peut se traduire, sur le plan intellectuel, que par un symbolisme constant ?

La réponse à la première de ces questions n'est pas douteuse, et Rolle lui-même nous en fournit les éléments. Chaleur, douceur, mélodie : non, ce ne sont point simples métaphores.

Sans doute Rolle prend souvent ces mots au sens figuré. Tous les mystiques ont traduit leur expérience intime sous les images du feu, de la brûlure, de la « vive flamme » d'amour; l'Écriture aussi est pleine du feu qui purifie l'âme ou qui l'embrase : « Le Seigneur vient avec du feu! » Rolle ne dit-il pas avoir trouvé dans l'Écriture, pour peindre le haut amour du Christ, les trois comparaisons qu'il affectionne ? D'ailleurs, dans le mysticisme surtout affectif du moyen âge depuis saint Bernard, l'amour prend le pas sur la connaissance. Lorsque Rolle nous dit : « Dans cette brûlure du doux amour, l'âme est élevée à la contemplation de son Bien-Aimé »; lorsqu'il chante la *heavenly savour* de la contemplation, il ne fait que répéter tous ceux qui ont parlé des « délices spirituelles », des « goûts divins », de la « délectation de Dieu »; il dit l'euphorie intime, intense, qui accompagne souvent l'état mystique, surtout dans ses commencements. « Quelquefois Dieu vient en l'âme, non appelé, dit la B^se^ Angèle de Foligno; et il pose en l'âme un *feu*, un amour; parfois une *suavité*; et l'âme croit que cela est de Dieu, et elle se délecte en cela. » Transcriptions vieilles comme les siècles, et qui se re-

trouveront toujours, car elles traduisent l'ébranlement de l'âme qui se sent soudain en relation personnelle, intime avec l'Être infini. — Enfin, lorsque Rolle nous dit que le contemplatif « demeure dans la musique de l'esprit », qu'il « mourra dans une mélodie merveilleuse », il use d'un symbolisme tiré du sentiment de beauté, de paix, d'harmonie, que procure l'art musical.

Mais s'en tenir à des figures serait certainement ne pas donner leur plein sens aux textes de Rolle. Sous cette imagerie, il y a une expérience à la fois spirituelle et sensorielle.

> J'ai été plus surpris que je ne l'ai montré, en vérité, lorsque j'ai senti mon cœur devenir chaud, non pas d'un feu imaginaire, mais comme s'il était brûlé d'un feu matériel... Souvent, ignorant d'où venait une telle surabondance de vie, j'ai tâté ma poitrine pour savoir si cette chaleur avait une cause corporelle, extérieure. Mais quand je sus qu'elle était allumée intérieurement par une cause spirituelle [...] j'ai compris qu'elle était un don de mon Créateur. En vérité, elle enflamme l'âme comme si l'élément du feu brûlait en elle. De même que si ton doigt, mis dans le feu, éprouvait une brûlure matérielle, ainsi l'âme, comme j'ai dit, mise en feu par l'amour, éprouve une chaleur véritable, parfois plus intense, parfois moins, suivant que le permet la faiblesse de la chair.

De tels textes ne laissent pas de doute : il y a là une exaltation psychique, accompagnée de modifications organiques, qui a marqué pour Rolle, après trois ans de préparation ascétique, l'entrée dans une région nouvelle de la prière. Nul doute qu'il ait reçu alors une de ces grâces sensibles qui précèdent ou accompagnent l'état mystique, avec lesquelles on le confond souvent, et peut-être Rolle le premier[6].

6. Est-ce en pensant à Rolle que l'auteur du *Cloud of unknowing*, quelques années plus tard, dénonçait ces *quaint heats and burnings in their bodily breasts*, ces « bizarres chaleurs et brûlures à la poitrine » ? Walter Hilton, lui aussi, classe parmi les automatismes

Dans toute vie d'oraison, il y a une sorte de seuil psychologique : l'âme qui le franchit éprouve soudain le sentiment d'une présence, d'un pouvoir étrangers, qui, peu à peu ou brusquement, viennent diminuer ou même réduire à rien l'activité propre de celui qui prie. Ce que d'autres nomment présence de Dieu, quiétude, *raptus mentis*, ou encore illumination, Rolle l'appelle chaleur et suavité. Il sera toujours plus attentif aux enrichissements de la sensibilité qu'à ceux de l'intelligence, aux « goûts » qu'aux « lumières »; mais pourquoi mettre ceux-là au-dessous de ceux-ci ? Saint Jean de la Croix et les mystiques de la nuit diraient que Dieu n'est pas plus dans les uns que dans les autres. Remarquons aussi comment Rolle qualifie ces états émotionnels. Il dit que cette chaleur est *unwrought*, ou *inflowed*, *inshed* dans l'âme : mots qui en font un don divin, et qui équivalent à la notion d'état infus. Rolle n'est pas étranger non

suspects : *sensible heat, as it were fire glowing and burning in the breast.*

Puisque nous sommes sur le terrain des automatismes, ne semble-t-il pas que Rolle ait eu aussi ce qu'on appelle en psychologie le graphisme automatique ? Je ne sais si on peut l'inférer avec certitude de ce passage des *Lectiones* de son Office : « Parmi d'autres faits merveilleux, ne doit-on pas rappeler celui-ci : Un jour, comme il était assis dans sa cellule après le repas, la dame de la maison (il était donc encore l'hôte de quelque Squire) vint à lui, avec une nombreuse compagnie, et vit qu'il écrivait avec une grande rapidité. Elle lui demanda de suspendre son travail et de leur dire quelques mots d'édification. Il y consentit aussitôt et se mit à les exhorter éloquemment à renoncer aux vanités mondaines pour établir leurs cœurs dans l'amour de Dieu. Ce faisant, il ne cessa pourtant point d'écrire aussi rapidement qu'auparavant, ce qui n'eût été aucunement possible si le Saint-Esprit n'avait, pendant ce temps, dirigé à la fois sa plume et sa langue; car ces deux occupations étaient entièrement étrangères l'une à l'autre, et les mots qu'il disait tout à fait différents de ceux qu'il écrivait... » Petit tableau pris sur le vif, qui éclaire heureusement un coin de la vie de l'ermite; mais le narrateur semble bien nous avoir livré sans le vouloir un petit secret psychologique : Rolle eut sans doute, comme Mme Guyon et quelques autres, l'écriture automatique.

plus à l'idée de quiétude, puisqu'il ajoute qu'il n'a connu ces grâces que dans le repos parfait du corps :

> J'ai l'expérience, dit-il naïvement, que ces trois [états] ne peuvent se maintenir sans un grand repos. Car lorsque je voulais m'adonner à la contemplation debout, ou en marchant, ou couché, je tombais dans la sécheresse ou l'impuissance. Aussi, lorsque je voulais atteindre une haute oraison et y demeurer, de nécessité je me tenais assis.

Quant au caractère psycho-sensoriel de cette expérience, il est loin d'être particulier à Rolle. On le retrouve chez de nombreux mystiques, des moindres aux plus grands. Répercussion des grâces spirituelles sur la sensibilité, partant sur l'organisme : loi générale de la psychologie des états d'oraison. S'il importe de distinguer les effets de la cause, et de ne pas verser dans les confusions ou les partis pris de la psychologie religieuse empirique, il serait vain de nier leur concomitance à tout le moins, leur emmêlement souvent délicat à débrouiller. Parmi les manifestations extrêmes de la participation du corps à l'état mystique, il suffira d'en rappeler deux : l'apparition des stigmates sur les membres de certains mystiques particulièrement occupés de la Passion du Christ; et les « flèches de feu », les « dards enflammés », ce que sainte Thérèse appelait le dard du Séraphin : blessure à la fois spirituelle et corporelle, que saint Jean de la Croix lui-même a connue et décrite et qui n'est point, certes, littérature. Sans aller jusqu'à ces paroxysmes, jusqu'à ce symbolisme écrit dans la chair, la plupart des états mystiques ont un contenu émotionnel qui associe largement le corps à l'esprit, et les images dont on se sert pour les traduire sont beaucoup plus proches de la sensation que nous ne croyons. Le *Fire of love* s'étend au corps comme à l'âme, et l'exaltation qu'il apporte à l'un comme à l'autre dépasse toutes les joies qu'on peut tirer des objets sensibles :

> Cet enchantement que l'on goûte en aimant Jésus passe

toute idée et tout sentiment. Vraiment je ne puis dire l'intensité de cette joie, car qui peut décrire une chaleur indicible ? qui peut dévoiler une douceur sans mesure ? [7].

Ne nous faisons pas, au reste, une idée trop limitée de cet état de *honey-sweet heat* où Rolle voit le premier degré de la vie mystique. Il n'est pas toujours pleine euphorie physique et mentale; il comporte bien des variations, un rythme d'exaltation et de dépression familier à tous les mystiques :

Mais des choses surviennent qui vont contre l'amour : les tentations sournoises de la chair viennent troubler le repos de l'esprit; les nécessités corporelles aussi, et les fragiles attachements humains, et l'angoisse inséparable de l'exil terrestre, tout cela vient parfois diminuer cette chaleur, assoupir et alourdir cette flamme que j'ai appelée le feu de l'amour, parce qu'elle brûle et elle éclaire. Non pas qu'elle puisse être chassée complètement d'un cœur qu'elle a envahi tout entier. Mais elle paraît absente, pour l'une ou l'autre des choses que j'ai dites; et moi, jusqu'à ce qu'elle apparaisse à nouveau, je demeure triste et froid, je me crois abandonné, n'éprouvant plus ce feu spirituel qui porte la joie dans toutes les parties du corps et de l'âme... [8]

7. Cf. Hugues de Saint-Victor : « L'âme dit : Dites-moi, que peut être cette joie qui, rien qu'à m'en souvenir, me touche et m'émeut avec une telle douceur et violence que je suis tiré hors de moi-même et emporté je ne sais comment ? Soudain je suis renouvelé, je suis changé, je suis plongé dans une paix ineffable... Mon âme exulte, mon entendement est illuminé, mon cœur est embrasé, mes désirs sont devenus doux et paisibles; je ne sais plus où je suis, parce que mon Amour m'a étreint » (*De arrha animae*).

Et saint Jean de la Croix : « Sous la blessure de ce dard enflammé, la plaie de l'âme abonde en souveraines délices. Tandis que l'âme se liquéfie tout entière en ardent amour, elle sent, à la pointe de la blessure, le venin d'amour qui empoisonne l'extrémité du dard pénétrer dans la substance de son esprit et de son cœur transverbéré. C'est à cette pointe de la blessure que l'âme perçoit les plus exquises délices... » (*Vive flamme*, strophe II).

8. Parmi les autres ennemis de l'amour que Rolle ne cite pas

Le sommeil aussi vient disputer l'âme à cette félicité :

> En outre, j'ai à combattre le sommeil comme un ennemi; car ce temps-là seul me semble perdu où je cède malgré moi à la nécessité de dormir. Au réveil, je me hâte de réchauffer mon âme, comme transpercée de froid; et lorsqu'elle s'est bien remise en prière, je la sens comme rallumée et soulevée par son désir au-dessus de toutes les choses d'ici-bas [9].

dans ce passage, on voit qu'il a eu à lutter aussi contre l'*irksomeness*, le *taedium* classique des contemplatifs, la torpeur de l'esprit dans l'oraison; et aussi contre les tentations des femmes, auxquelles l'exposait sa vie itinérante, et dont il parle çà et là avec naïveté, avec une misogynie tempérée de gentillesse... Il y a enfin, au chapitre v, part. II, du *Fire*, un passage bien curieux chez cet amant de la solitude, ce contempteur de la vie communautaire, où on le sent déprimé par la solitude et regrettant l'absence de compagnons, d'âmes sœurs. « O Jésus, quand la chaleur de l'amour vient en moi pour me livrer à tes embrassements, ô Tout aimable, voici que je me sens emporté loin de l'objet de mon amour et de mon désir. Et puis la tristesse vient, et le désert de ma solitude écarte toute consolation, et ne permet pas que les demeures des amants soient réunies en une seule. Ah! si Dieu avait permis que je rencontrasse un compagnon, dont les paroles auraient allégé la pesanteur de mon âme et desserré parfois ce cercle étouffant de mes soupirs... S'il n'était pas tranché par ta douce faux, il m'oppresserait au point de délivrer de sa prison de chair et de jeter aux pieds de Ta Majesté l'âme qui t'aime, sous la violence de l'amour.

« Pendant ce temps, chantant des hymnes de louange, je serais demeuré dans un doux repos avec le compagnon que Tu m'aurais donné, et nous aurions échangé de paisibles et saints entretiens, unis ensemble dans la joie et la fête de l'amour... Celui-là me serait plus précieux que l'or... je l'aimerais comme mon propre cœur, et il n'est rien que je voudrais lui cacher; car il me montrerait ce chant divin que je désire comprendre; il déroulerait devant moi la mélodie de ma joie intérieure, et ma joie s'augmenterait et mon chant sortirait plus vif, parce que sa beauté s'épanouirait devant moi. »

9. Cf. Marie de l'Incarnation : « Mais le plus grand empêchement de tout, c'était le sommeil, quoique court, ce qui faisait dire à l'âme : « Hé! mon Bien-Aimé, quand ne dormirai-je plus? » ... Au moment du réveil, je rentrais dans l'actuel amour que le sommeil m'avait dérobé : « Hélas! mon cher Amour, disais-je, quand ne dormirai-je plus? Il faut recommencer de châtier mon corps » (*Relation* de 1633).

Enfin, pour Rolle comme pour tous les mystiques, cette joie divine est inséparable d'un envers, ou plutôt d'un mélange intime, de souffrance. Elle est possession incomplète, ébauche, désir : et le désir est souffrance. *Love growing, languor is also increased.* C'est le cri, répercuté de siècle en siècle, des âmes blessées du divin amour, de saint Paul à Thérèse de l'Enfant-Jésus. *Mori lucrum*, la mort me serait un gain, la mort m'unirait au seul Bien que je désire. Rolle a de beaux accents sur ce thème :

J'ai dit à la Mort : Où es-tu, ô Mort ? Pourquoi tardes-tu tant à venir à moi ? Pourquoi ne saisis-tu entre tes bras celui qui te désire ?

O Mort, que ton heure est douce à celui qui aime le Christ et qui regarde vers les choses du ciel !... Il sera emporté vers le chant des Anges, il mourra dans une mélodie merveilleuse celui qui a médité toute sa vie sur ce doux nom de Jésus; les saints viendront à lui pour l'honorer de leurs hymnes, il sera conduit dans le Hall du Roi éternel.

... Hélas ! que ferai-je ? Combien de temps devrai-je attendre encore avant de jouir de ce que je désire ?... Le cri de mon cœur monte vers les habitants de la cité céleste pour qu'ils le portent jusqu'aux oreilles du Très-Haut : O mon Amour ! O mon miel ! O ma harpe, mon psalterion et mon chant quotidien ! Quand viendrez-Vous au secours de ma tristesse ? *O radix cordis mei*, quand viendrez-Vous prendre mon esprit pour l'unir au vôtre ? Vous voyez que je suis blessé au vif par votre beauté, et que mon désir ne s'apaise pas mais croît de jour en jour...

Paul Renaudin.

La duchesse d'Alençon et Marguerite-Bourcet

En ces jours où les fondations mêmes de l'existence sont ébranlées, un livre qui se révélerait incapable de nous aider à vivre, et éventuellement à mourir, se dissiperait en quelque sorte dans le néant (...). Je ne veux certes pas dire que nous ne puissions trouver de refuge contre le désespoir que dans une littérature patriotique ou édifiante qui risque, au contraire, de nous paraître creuse au point d'offenser notre angoisse et notre douleur — mais nous ne saurions avoir commerce qu'avec ceux qui ont atteint un certain étiage spirituel non seulement dans la vie intérieure et dans la souffrance, mais plus profondément dans une acceptation mûrie qui transcende cette souffrance elle-même et la transforme en un radium de l'âme.

En voulant présenter ici *Un couple de tragédie, le duc et la duchesse d'Alençon*[1], de Marguerite-Bourcet, je songe à ces lignes écrites par M. Gabriel Marcel dans un récent article.

Si j'associe en un même titre ces deux figures de femmes — la duchesse d'Alençon et Marguerite-Bourcet — entrées également dans la Lumière, mais en apparence disparates : l'une altesse royale, Wittelsbach, sœur de l'impératrice Élisabeth d'Autriche, l'autre plus simplement fille de médecin, originaire de ce pays en rude escalier qu'est le Jura; la première morte en 1897, alors que la seconde n'était pas même née, c'est qu'a-

1. Perrin, éditeur. In-8° illustré, 360 pp., 30 francs.

près avoir lu ce livre, qui ne ressemble à aucun autre, on ne peut plus en esprit séparer l'héroïne de sa biographe qui, toutes deux, ont atteint « ce certain étiage » dont parle M. Gabriel Marcel.

Il est rare, en effet, qu'à l'occasion de la sortie d'un ouvrage historique, on puisse offrir en modèle à la fois les personnages et l'auteur parce que entre l'achèvement et la parution du livre l'auteur est mort.

Cette duchesse d'Alençon, choisie par Marguerite-Bourcet dans l'ardeur juvénile de ses dix-huit ans, devait lui être non seulement l'héroïne dont elle avait conçu le dessein de retracer les jours, mais l'inspiratrice qui exalte l'imagination, la sainte de légende qui soutient aux heures difficiles. Bien plus. Quand pour l'auteur sonne le temps de l'épreuve et que le sacrifice de sa vie en pleine jeunesse, en plein essor littéraire lui est demandé, c'est à son tour la vaillance, la maîtrise de ses nerfs, le sourire magnifique.

Et tandis qu'elle parachève son livre, qu'elle nous conte l'héroïsme devant la mort de sa duchesse d'Alençon, Marguerite-Bourcet, qui se sait perdue à bref délai, vit elle-même ses derniers mois dans l'héroïsme — un autre héroïsme.

L'on comprend tout de suite le prix exceptionnel d'un tel document.

*
* *

En commençant, la jeune femme écrivain s'adresse directement à ses lecteurs. Elle ne verra pas ici-bas son dernier ouvrage imprimé : le don en est fait. Et il semble, dans ce début, qu'elle veuille présenter ses amis d'élection à d'autres amis, nous tous qui après sa mort la lirons. Voici ce « prélude » :

> Cette duchesse d'Alençon, je l'ai rencontrée sans la chercher : figure de pénombre, aperçue mainte et mainte fois à l'arrière-plan d'autres biographies plus illustres.
>
> Elle était la jeune sœur d'Élisabeth d'Autriche : et on

la disait compatissante, silencieuse et jolie. Elle était la fiancée de l'étrange Louis II de Bavière : et on l'appelait « la Tourterelle ». Elle était une de ces sanglantes silhouettes évoquées inlassablement par les chroniqueurs autour du vieux François-Joseph : « Son frère fusillé, son fils assassiné, sa femme poignardée, sa belle-sœur brûlée vive... »; car telle est l'étiquette immuable qui la signale à la mémoire des hommes : « Victime du Bazar de la Charité ».

J'avoue que cette seule étiquette ne m'eût point attachée à elle. Une fin tragique ne suffit plus à mériter les frais d'une biographie, en nos âges où la terre fume de sang innocent violemment répandu. (Ces mots prennent aujourd'hui une acuité poignante.)

Mais, avant de mourir, celle-ci avait parlé. Elle avait supplié ceux qui la voulaient tirer de la flamme « de sauver les autres avant elle, et de ne l'emmener que la dernière ».

C'est cette phrase qui, m'arrêtant, m'a donné le goût d'en connaître davantage. Car une telle femme ne peut être vulgaire qui, dans l'affolement d'une catastrophe, est capable d'une parole à la fois si généreuse et si volontaire.

J'ai désiré savoir quelle courbe d'existence avait préparé cette mort, comment elle avait vécu. Et qui elle avait aimé : une vie de femme est rarement explicable si l'on ne recherche en elle la part de l'amour.

Celui vers qui elle m'a conduite, on le croise, lui aussi, à l'arrière-plan d'autres biographies, à travers l'histoire du Second Empire et de la Troisième République. Cette grande Histoire à laquelle ils appartiennent l'un et l'autre je ne la négligerai point lorsque je retracerai leur destin : elle les situe et les explique. Mais son intérêt s'efface, du moins me semble-t-il, devant l'intérêt psychologique de leur propre histoire. J'ai trouvé, entre eux, un roman si pathétique et si grave que j'ai presque oublié les autres drames, plus extérieurs; j'ai oublié, même, cette mort tragique qui m'avait frappée tout d'abord. La flamme s'est évanouie : il n'est plus resté que la lumière.

Ces héros, je les ai exhumés avec soin et souci. Ils ont hanté des années de ma vie. Ils m'ont entraînée tour à tour dans l'ombre des bibliothèques, sur les routes d'Eu-

rope centrale et d'Italie, dans des demeures inconnues où habitent encore ceux qui furent leurs contemporains. Ils m'ont attachée à eux. Je ne cache pas cet attachement, ce serait peine inutile.

Mais j'ai voulu que la justice, sceau royal, authentifiât la sincérité. J'ai tâché de ne me laisser suborner ni par leur rang, ni par leur vertu, ni par l'affection que je leur porte...

... Et, je le sais bien, par sa sincérité même ce livre paraîtra à plusieurs comme un produit hybride et inclassable.

Je m'en suis aperçue quand j'ai rêvé pour lui d'un préfacier. Le psychologue, l'historien, le religieux qui auraient trouvé leur fief dans certaines parties eussent refusé juridiction sur certaines autres.

Est-ce ma faute, hélas ! si s'est imposée à moi, pour que je la ranime, une femme qui fut à la fois une princesse par la naissance, une élue par la spiritualité, et par le caractère une héroïne de roman ? Pour la capter tout entière, j'ai dû associer des genres réputés inconciliables. Pouvais-je la mutiler d'un de ses aspects essentiels, escamoter la priante, l'amoureuse ou la sœur de rois, sous prétexte de respecter l'unité du livre ?

J'ai longtemps médité sur cet insoluble problème du chou, de la chèvre et du loup, jusqu'à ce que, en désespoir de cause, j'aie embarqué, dans un pêle-mêle peut-être aventureux, le loup, le chou et la chèvre...

Si j'ai cité tout au long cet avant-propos, c'est qu'il met, me semble-t-il, parfaitement les choses au point. Il situe les personnages dans le temps. Il nous donne une idée exacte du talent de Marguerite-Bourcet, fait d'art et de ce lyrisme vrai qui n'exclut pas la sobriété d'expression. L'enthousiasme vibre à chaque ligne, mais c'est un enthousiasme qui procède du choix et se tempère toujours de jugement et de bon sens. Il y a aussi cette façon de jouer franc jeu : elle pressent les objections qu'on pourra lui faire et, d'avance, elle y répond pour suppléer à la voix éteinte. Et enfin, jusqu'à cette dernière boutade qui est une des caractéristiques de sa

manière. Après un récit tout empreint de sérieux, l'auteur découvre tout à coup le côté humoristique, voire cocasse, de la question, et sous sa plume jaillit le trait fulgurant qui éclaire et fait sourire.

* * *

C'est avec cette richesse de palette que va nous être montré en gros-plan le double visage du duc et de la duchesse d'Alençon se profilant sur une vivante fresque d'histoire. Ainsi assistons-nous aux enfances si différentes de ces deux êtres qui ne se connaissent pas encore. Lui, Alençon, fils du duc de Nemours et petit-fils de Louis-Philippe : adolescence d'exil, guindée, austère et toute en grisaille, alors que, par un contraste saisissant, la jeune Sophie-Charlotte, duchesse en Bavière, est élevée par un père plein de fantaisie, en l'absence de toute méthode et de tout horaire.

Les premières fiançailles de la princesse avec son cousin, le roi Louis II de Bavière, lui octroyèrent dans cette Europe potinière de 1867 une flatteuse popularité dont elle se fût d'ailleurs passée. Ces fiançailles se terminèrent, heureusement pour elle, par une retentissante rupture, la laissant méfiante, inquiète. Mais elle a dix-huit ans et la plus ravissante tournure. Déjà le duc d'Alençon est entré dans sa vie, et c'est l'amour, cet amour qui, par sa grandeur même, va lui donner l'avant-goût de l'amour de Dieu et la mener dans les chemins d'une haute et austère spiritualité.

Progressivement nous suivons l'ascension de la jeune femme qui, bientôt, s'enrôlera dans le Tiers-Ordre dominicain. Voici comment l'auteur nous présente cette étape :

> Je sais, arrivée ici, me vouer aux railleries des esprits forts.
>
> Certains mots, bizarrement détournés de leur sens, ne peuvent être risqués sans un certain courage.

Tiers-Ordre, tertiaire... Mots déplaisants, et qui vous démonétisent un héros d'un seul coup. Survivances de l'obscurantisme, étroitesses d'un règlement suranné, vieilles demoiselles fagotées, odeurs de confessionnaux, cas de conscience puérils et dames aux chapeaux verts. Tiers-Ordre, tertiaire... Voilà, c'est jugé d'avance, sans avoir été connu.

Hé ! oui...

S'engager à plus de recueillement, plus de chaleur dans le service de Dieu, plus d'amour pour ses frères. Se ménager dans le tournoiement, la décomposition, la brutalité d'un monde frappé de folie, un cloître de silence intérieur. Imprimer son être moral au sceau d'une spiritualité qui fut, de longs siècles, flamme et lumière. S'apparenter à un Thomas d'Aquin, à une Catherine de Sienne, à un Fra Angelico : oui, certes, voilà qui est éminemment ridicule. Et je conçois qu'il faille prendre, pour annoncer une telle aberration de mes personnages, tous les ménagements et toutes les habiletés.

« 1er mai 1880.

« J'ai été reçue hier matin dans le Tiers-Ordre. J'ai été très émue, comme vous le croirez sans peine, et jamais de ma vie je n'oublierai les impressions que j'ai reçues ce jour-là », écrira la duchesse d'Alençon.

Mais elle est née Wittelsbach... L'hérédité maudite influe et pèse sur chaque heure de son existence. Après les drames extérieurs qui frappent chacun des membres de sa famille, survient le drame intime. Dans un excès de zèle et suivant la pente de sa nature, la duchesse d'Alençon, à l'encontre de toute prudence, multiplie les jeûnes et les contraintes. Bientôt sa santé chancelle : elle est au bord du précipice qui éveille toutes les craintes.

La pire épreuve de leur vie avait commencé : celle que, depuis Bushy, le duc d'Alençon n'avait en somme jamais cessé d'attendre.

Pendant des mois et des mois, sa femme ne fut qu'une pitoyable chose, annihilée par un état dépressif, une as-

thénie qui semblait avoir brisé en elle tous les ressorts vitaux. Elle se laissa emporter de station en station, de clinique en clinique, prostrée, incapable de vouloir, de décider, presque de penser, gardant seulement la faculté de sentir se dissoudre sa personnalité et de souffrir jusqu'au martyre de cette déchéance.

Mais un autre en souffrait davantage : le témoin passionné et douloureux de cette longue agonie.

Oui, le duc d'Alençon est là. Les enfants ont été mis en pension, et il se consacre entièrement à sa femme. Il lutte avec elle contre le scrupule, les ombres envahissantes. A force de compréhension, de patience et de doigté psychologique que lui confère sa seule tendresse, il ramène sa malade à la vie.

C'est alors après les égarements, le merveilleux épanouissement fait d'équilibre, de charité, de suavité que donne l'esprit de la Règle dominicaine quand il est bien compris.

Que le chapitre intitulé « Beau Soir » est donc joli! L'amour de ces époux, épuré, transfiguré, les auréole de prestige. Il ne manque à cette perfection dans le bonheur que la sécurité de l'avenir. Car déjà l'incendie du Bazar de la Charité empourpre leur ciel.

... Sauvez les autres avant moi, je partirai la dernière...

La dernière... Cent quarante-trois personnes allaient demeurer prisonnières de la flamme.

Adossée au comptoir des Noviciats dominicains qu'elle préside, la duchesse d'Alençon concentre toutes ses possibilités de lucidité et d'énergie à utiliser ces premières minutes qui, bien employées, peuvent épargner tant de vies humaines, et à organiser au mieux le départ de tout son monde.

— Surtout, pas de panique!

Elle prie que l'on veuille bien sortir en ordre : les jeunes d'abord, les visiteuses ensuite, enfin les titulaires du comptoir. Elle réitère à plusieurs reprises cette injonc-

tion : « les jeunes filles d'abord ». Étrange réaction d'intelligence clairvoyante, de respect habituel pour la hiérarchie des valeurs, dans ce désordre où tout est sacrifié à l'immédiat, que ce souci de donner le pas aux jeunes filles, aux mères futures, en qui l'on ménage l'avenir.

Mais, très vite, elle a pris conscience que le danger est grave, que le feu meurtrier ne laissera pas à tous le temps de la fuite. Et dans cet enfer qui précédera de bien peu son éternel paradis, la duchesse d'Alençon prie et fait prier son entourage : « Acte de contrition.,. »

Que de chemin intérieurement parcouru pour en arriver à ce sang-froid, alors que ceux qui l'entouraient perdaient la tête : c'est la réhabilitation officielle aux yeux du monde qui jadis, avait chuchoté autour de son cas le mot de folie.

Le duc d'Alençon reste seul. Et l'on imagine ce que put être ce veuvage de treize années, après un tel amour. Des désirs de cloître le torturent. Pourtant le pape lui conseille de n'en rien faire, et ce descendant de rois occupe utilement ses jours à des missions diplomatiques auprès des souverains régnants qui sont tous plus ou moins ses cousins. Mais au fond, il n'attend plus que le moment qui lui fera voir Dieu et revoir sa bien-aimée...

Le récit de la fin du duc d'Alençon, toute sereine et noble, a été modifié par Marguerite-Bourcet de son lit, alors que bientôt elle allait mourir :

> Enfin vint la dernière nuit, interminable. Dehors, l'aurore pointa, l'aurore qui apaise, endort, ouvre les portes éternelles.
>
> On le vit alors dégager ses doigts de l'étreinte familiale qui, depuis plusieurs heures, aidait son agonie, les soulever péniblement, les rapprocher pour tenter de mourir les mains jointes.
>
> C'était le 29 juin 1910.

Ces mots-là sont ceux d'une mourante qui, elle aussi,

a éprouvé la fatigue de joindre ses mains et qui vit ses ultimes jours.

Comme le duc d'Alençon, elle devait quitter la terre en juin à l'aurore, cette aurore « *qui apaise, endort, ouvre les portes éternelles* »...

*
* *

Et c'est, je crois, l'intérêt spécifique de cet ouvrage. En plus du talent certain : la part vécue, la part du cœur. La biographe s'est à ce point pénétrée de son sujet qu'elle en a fait « sa chose ». Combien sont mieux exprimés les sentiments qui ont été sentis et quelle éloquence prend l'exemple s'il a été, au préalable, mis en pratique!

Après vingt ans de rêves, de recherches, d'espérances, arrivée au terme, Dieu devait demander à la jeune femme écrivain l'offrande totale de son œuvre et son succès. Elle savait bien, sans fausse modestie, que son livre était une réussite et qu'il la classerait, comme l'a écrit M. Daniel-Rops, « *parmi les meilleurs historiens de la période du XIX^e^ siècle* ». Le dépouillement complet n'est-il pas plus dur à atteindre quand la vie qu'il faut laisser est féconde, comblée, inachevée semble-t-il ?

Alors, tout naturellement, par son courage héroïque devant l'atroce maladie et la mort, par sa simplicité souriante dans le sacrifice, Marguerite-Bourcet, comme si elle se mouvait dans son habituel climat, s'est montrée digne de ses modèles.

Est-ce parce qu'il a été sublimé par la souffrance et le renoncement que cet ouvrage donne de telles résonances ? Mais certains passages sont de vrais bains de lumière pour l'esprit, le cœur et l'âme. En nos temps où l'on éprouve plus que jamais le besoin de se raccrocher à ce qui est grand, à ce qui dure, il paraît bien que cette œuvre soit appelée à un large rayonnement.

Lucienne-Ella Bouet.

« Celle qui a cru »

Croire, au point de tout ordonner et subordonner à sa foi; croire, au point d'en arriver, pour ainsi dire, à *voir l'invisible* : tel est l'admirable spectacle, telle est la précieuse leçon que donne à tous Mère Saint-Benoît-Labre, — *Celle qui a cru*, — dont les PP. Croisier et Loiselet, S. J., viennent d'écrire la vie[1].

Une vie profonde et vue dans sa profondeur par le dedans de l'âme. Les auteurs ont bien connu Mère Saint-Benoît-Labre; à leurs propres souvenirs ils ont ajouté ceux des Religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur, toute une documentation qu'elles ont rassemblée, des notes, des lettres, des billets personnels et charmants; surtout, ils ont, avec un art parfait, utilisé l'autobiographie de « Celle qui a cru »; ils l'ont souvent laissée se raconter elle-même. Ils ont, d'ailleurs, le même son de voix qu'elle, la même émouvante simplicité.

C'est sur l'ordre de Mgr Waffelaërt, évêque de Bruges, que Mère Saint-Benoît-Labre écrivit sa vie. Elle tarda même quelque peu à obéir, craignant de manquer à l'humilité, et ne se décida qu'après avoir entendu, comme un rappel, l'offertoire du IV^e^ dimanche après Pâques : « *Venez, écoutez, vous tous qui craignez Dieu : je vous raconterai quelles grandes choses le Seigneur a faites à mon âme. Alleluia!* »

Elle l'a fait avec sincérité; elle l'a fait avec une grande humilité : « Je ne veux, dans ces pages, dit-elle, que

1. *Celle qui a cru*. Mère Saint-Benoît-Labre, Supérieure générale des Religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur. Éditions Spes, Paris; prix : 15 francs.

chanter les miséricordes du Seigneur. C'est pourquoi, à côté des bontés divines, je mettrai en regard mon immense misère, afin de faire mieux ressortir ces mêmes miséricordes. »

Née le 16 juillet 1854, dans un vieil hôtel de Dijon et d'une famille profondément chrétienne, Marie Jacques est une enfant prédestinée. Elle se tourne du côté de Dieu, comme la fleur du côté du soleil :

> Aussi loin que me reportent mes souvenirs — raconte-t-elle — je me suis toujours sentie attirée vers Dieu... Je ne comprenais rien et je ne savais rien, mais c'était comme un aimant qui m'attirait, tandis que le néant de ce qui passe m'empêchait de m'attacher à quelqu'un ou à quelque chose d'une manière absolue; je sentais un vide.
>
> Je n'en étais pas moins — ajoute-t-elle — une enfant très ordinaire, pleine de vie et fort vaniteuse de mes petits succès d'études... J'avais le caractère très vif, un rien me mettait en colère...

Elle était passionnée pour la nature; au jardin elle regardait la fourmi-lion faire sa chasse; elle considérait les fleurs; elle écoutait les oiseaux.

Une terre jeune que le Semeur avait choisie et dans laquelle il semait. Vers l'âge de sept ans, après la lecture d'une brochure de Mgr de Ségur sur le martyre de sainte Agnès, elle résolut de se faire religieuse. A dix ans, la vocation se précisa : elle serait religieuse hospitalière. Des pensées de foi s'éveillaient en elle, à toute occasion. Telle la pensée qui lui vint, un jour qu'elle se promenait dans un petit bois :

> Il faisait du vent et les branches s'inclinaient ou se relevaient selon son caprice : « Oh ! me disais-je, quelle souplesse sous l'action de ce vent ! C'est ainsi qu'une âme devrait être sous l'inspiration de la grâce.

Au couvent du Saint-Cœur-de-Marie, à Beaune, où elle fit la plus grande partie de son éducation, son désir

de vie religieuse s'accentuait; elle conversait avec le divin Maître :

> Parfois, dit-elle, pendant l'étude, mes yeux se fixaient sur le grand crucifix attaché à la muraille et l'amour de Notre-Seigneur m'attirait si fort; je Lui disais que je l'aimais, que je n'aimerais jamais que Lui... Parfois, quand cela continuait et que j'avais peur de ne pas savoir ma leçon, je disais à Notre-Seigneur avec une familiarité vraiment enfantine : « Mais Seigneur, puisque je Vous ai dit que je Vous aime, que je ne veux aimer que Vous, c'est dit; laissez-moi apprendre ma leçon. » — J'avais si peur de perdre mes prix.

Au mois d'août 1876, Marie Jacques entra comme postulante à l'hôpital de Beaune. Elle y prit l'habit au mois d'octobre 1878. Elle aimait ses malades comme s'ils avaient été ses enfants.

> Notre-Seigneur me donnait une pensée de foi en les soignant et j'étais si simple que, le matin, en entrant dans la salle pour faire leurs lits, je m'attendais à Le voir à la place de l'un d'eux. C'était naïf, mais cette espérance, quoique déçue chaque jour, nourrissait mon âme et la remplissait d'amour.

Elle se donnait avec tant de zèle à ce service de Jésus dans les pauvres malades que, de fatigue en fatigue, elle tomba dans une grave maladie, dut rentrer dans sa famille, et, de l'avis des médecins, de la Maîtresse des novices et de toutes les Sœurs, renoncer à sa vocation de religieuse hospitalière.

Une année de repos lui apporte la guérison physique; mais elle était dans les ténèbres : où était maintenant sa voie ? Avec le sacrifice de sa vocation d'hospitalière fait à Paray-le-Monial, avec la dévotion qu'elle commence d'avoir pour saint Benoît Labre, qui, lui aussi, avait cherché son chemin, la lumière jaillit, et une nouvelle vocation germa dans son âme. Au mois d'août suivant, elle arrivait à Boulogne et entrait chez les religieuses de

la Retraite du Sacré-Cœur, dont Mère Marie des Anges était la Supérieure.

Elle était au port... Ajoutons, sans chercher à résumer les émouvantes pages de la biographie qui rapportent le fait et donnent la clé de cette double vocation : le jour même de son entrée, elle apprenait la complète réparation d'un scandale pour lequel Dieu lui avait demandé de s'offrir en victime...

Elle reçut le nom de Mère Saint-Benoît-Labre, le nom qu'elle avait demandé à Dieu comme un signe qu'elle était bien dans sa vocation. Après son postulat et son noviciat, elle alla, en avril 1888, avec Mère Saint-Louis de Gonzague, fonder un couvent à Bruges. Elle en devint Supérieure, quand la Mère Saint-Louis de Gonzague fut élue au généralat, après la mort de Mère Marie des Anges, la fondatrice. Un peu plus tard, quand, sous le généralat de Mère de Borgia, le couvent de la Retraite de Boulogne cessa de vivre et qu'une partie de ses religieuses entra chez les Réparatrices, Mère Saint-Benoît-Labre garda à Bruges toutes ses religieuses et y accueillit celles de Boulogne qui voulurent rester dans la Congrégation de la Retraite du Sacré-Cœur. La maison-mère de cette congrégation se trouva donc, en 1898, transportée à Bruges et Mère Saint-Benoît-Labre en devint la Supérieure générale.

Et maintenant, c'est l'action : la création d'œuvres au couvent de Bruges, l'apostolat près des dames pensionnaires, l'orphelinat, les retraites populaires, etc... C'est la fondation d'autres couvents : en Angleterre, près de Birmingham, le couvent de Great-Malvern, qui se transportera d'abord à Penryn, puis à Harborn Hall; le couvent d'Aire-sur-la-Lys qui, après la guerre, sera remplacé par celui de Saint-Omer. Ce sera l'angoisse de la guerre, à Bruges, les bombardements, l'occupation allemande, les réquisitions, le déménagement, l'interrogatoire, la condamnation à l'amende et, dans tout cela, une vaillance devant l'envahisseur et une confiance en Dieu qui ne se démentiront jamais.

Et, au mois de mars 1936, voici Mère Saint-Benoît-Labre sur son lit de mort : elle donne à ses Filles ses derniers conseils et sa bénédiction, elle s'inquiète encore des pauvres qu'assiste le couvent : « A-t-on envoyé de l'argent au pauvre qui n'a pas de jambes ? » et elle attend que la Vierge vienne la chercher. La Vierge vient au matin du 14 mars.

Voilà la vie extérieure de Mère Saint-Benoît-Labre. Mais le plus beau de cette vie, comme de toute vie humaine, c'est l'âme, ce que l'on en voit, grâce à ces confidences, qu'ont si bien su mettre en valeur les auteurs de l'attachante biographie; c'est l'ascension de cette âme, la croissance de ce bel arbre dont Dieu et Mère Benoît-Labre avec lui, ont taillé les branches et dirigé la tige vers le ciel.

Le secret de l'âme, point de départ de l'action, c'est ce qu'il y a, dans ce livre, de plus émouvant, de plus instructif, de plus lumineux. On n'entrevoit ce secret, chez la plupart, que d'une façon indirecte, par les actes eux-mêmes ou par quelques mots. Quel rare bonheur, quelle grâce de Dieu, quand une de ces âmes de choix se raconte elle-même!

Mère Saint-Benoît-Labre a, par obéissance, montré le visage de son âme : son témoignage incomparable qu'utilisent les biographes quand ils étudient en elle la religieuse, l'entraîneuse d'âmes, la Supérieure. En la suivant dans les différentes étapes de sa vie, ils montrent excellemment combien sa vertu a été façonnée par les croix, conquise par d'incessants efforts. Elle proclamait la nécessité de cette persévérance : « Il faut toujours repiquer sa meule », disait-elle.

Dans une de ces conversations familières, d'une lumière si haute, qu'elle avait avec Notre-Seigneur, elle apercevait l'utilisation que le chrétien peut et doit faire,

pour son avancement dans la perfection, de tous les événements de la vie :

Un jour, raconte-t-elle, Notre-Seigneur m'a fait comprendre les avantages de ma position actuelle (souffrances morales) par une comparaison qui subitement s'est présentée à mon esprit : celle d'un tisserand qui travaille avec tous les fils qu'on lui apporte, coton, laine, soie, or, argent. J'ai tissé du coton et de la laine dans le monde, de la soie dans ma cellule pendant mon noviciat et ma première année de profession, et maintenant c'est de l'argent et de l'or... La difficulté augmente, parce que le métal est rétif, mais quand même il est précieux.

Et quelle humilité dans sa foi, dans son amour pour Jésus-Hostie!

Chaque soir, avant de monter — note-t-elle vers la fin de sa vie —, je vais derrière l'autel baiser la planche du tabernacle..., c'est tout ce que je mérite... Quand j'ai bien fait, je n'ai fait que mon devoir.

Celle qui conversait avec Notre-Seigneur trouvait Dieu non seulement en elle, mais en tout ce qui l'entourait. Elle écrivait de Bruges, un jour :

Les tulipes roses, à la chapelle, m'ont fait pleurer, hier soir, en pensant au trop grand amour de Celui qui me les a envoyées pour que je les Lui rende, non seulement en les mettant à l'autel, mais en louant sa toute-puissance, en exaltant son amour, en bénissant les délicatesses de son Cœur.

Devant les beaux arbres fruitiers du jardin, elle disait à ses Filles :

Nous devons être comme un fruit qui mûrit tous les jours, au gré de son propriétaire. Pour cela, il profite de la pluie et du soleil. Servons-nous de tout et bénissons Dieu de tout.

Toujours cette utilisation de toutes les rencontres, comme de tous les événements, pour le bien de l'âme, et cet abandon confiant, aimant, à la main de Dieu.

Entraîneuse d'âmes, Mère Saint-Benoît-Labre savait cultiver les vocations et les défendre contre un moment de découragement. Elle donnait aux novices et aux professes une formation mâle et forte. Elle n'en était pas moins pleine de sollicitude pour toutes, une mère pour celles qui étaient malades. Elle conduisait ses Filles sur les hauteurs où l'âme trouve l'air qu'elle réclame :

> L'amour de Dieu — écrivait-elle à l'une d'elles — doit être l'atmosphère où notre âme respire à l'aise. Avec cet amour, nous avons tout; sans lui, nous n'avons rien. C'est l'amour qui change nos plus petites actions en or pur et qui nous divinise.

Supérieure générale des religieuses de la Retraite du Sacré-Cœur, Mère Saint-Benoît-Labre était un chef, le chef tel que l'a défini un écrivain militaire. Elle avait l'art de se faire aider, l'art de peser les âmes, un gouvernement surnaturel et en même temps humain et pratique.

La foi, l'amour de Dieu se lisaient sur le visage de Mère Saint-Benoît-Labre : « Chaque fois — rapporte une de ses religieuses — que je devais entrer chez ma Mère, il me semblait que j'étais dans une église, et instinctivement, je me mettais à genoux auprès d'elle, tant sa physionomie reflétait la présence de Dieu. »

Une âme toute à Dieu! Dieu dans une âme! Quelle beauté et quelle incomparable leçon!

CHARLES BAUSSAN.

TEXTES ANCIENS

Au-delà de moi-même [1]

« Larmes, pain de mes jours »

Mais dans cette attente, tandis que je médite, que je cours, que je chemine, avant d'arriver et de paraître en sa présence : « Mes larmes ont été le pain de mes jours et de mes nuits. » Et comme chaque jour on me dit : « Où est ton Dieu? » (Ps. XLI, 4) — « mes larmes ont été — notez-le : non point « amertume », mais « pain ». Ces larmes mêmes m'étaient douces : désirant cette source, où je ne pouvais encore boire, je me nourrissais plus avidement de mes larmes. Car le psalmiste ne dit pas « mes larmes m'ont été un breuvage », de crainte qu'il ne parût les avoir désirées comme la source des eaux vives; mais bien : « mes larmes ont été mon pain » dans l'attente où je vis. Et tout en mangeant ses larmes, il a, certes, de plus en plus soif des sources. Jour et nuit, mes larmes m'ont servi de pain. Cet aliment du pain, les hommes le mangent de jour; la nuit, ils dorment; mais le pain des larmes se mange jour et nuit — soit que vous preniez « jour et nuit » pour la totalité du temps, soit que « jour » signifie pour vous la prospérité du siècle, et « nuit » le temps de l'adversité.

1. Voir *La Vie Spirituelle*, octobre 1939, p. 63.

Que ce soit, dit donc le Psalmiste, dans la prospérité ou dans l'adversité, je répands les larmes de mon désir, je ne perds rien de son avidité, et quand tout est bien pour moi dans le monde, tout est mal cependant, jusqu'à ce que je paraisse devant la face du Seigneur. Pourquoi donc me contraindre à me féliciter du jour si quelque joie de ce monde vient à me sourire? N'est-elle pas décevante? Ne s'écoule-t-elle pas, caduque et mortelle? N'est-elle pas passagère, changeante, éphémère? N'apporte-t-elle pas plus de déception que de plaisir? Pourquoi donc, et jusque dans cette joie, mes larmes ne seraient-elles pas mon pain? Alors même que resplendit autour de nous la félicité du siècle, nous, « exilés dans le corps, nous errons loin du Seigneur » (II Cor., v, 6). Et chaque jour, on me demande : « Où est ton Dieu? » Or, si un païen me lance ce défi, moi, je ne puis lui répliquer : « Où est ton Dieu? » Son Dieu, il me le montre du doigt : « Voilà mon Dieu; où est le tien? »

Si je me ris de cette pierre et que celui qui la montrait se mette à rougir, il détourne ses yeux de la pierre, regarde le ciel et, peut-être, montrant du doigt le soleil, il me dit : « Voilà mon Dieu » et il ajoute : « Où est le tien? » Il a trouvé, lui, quelque chose à montrer à des yeux de chair; moi, je n'ai rien de tel à montrer, mais lui n'a pas d'yeux capables de voir ce que je lui montrerais. Il a pu montrer à mes yeux de chair le soleil son Dieu : comment lui montrerais-je le créateur du soleil?

« Que ferai-je pour trouver mon Dieu? »

Cependant, harcelé jour après jour par cette question « Où est ton Dieu? », abreuvé jour après jour de mes larmes et méditant jour et nuit ce que je ne cesse d'entendre « Où est ton Dieu? », je me suis mis, moi aussi,

à la recherche de mon Dieu afin — si c'était possible — de ne plus seulement *croire*, mais de *voir* en quelque façon. Car je vois les œuvres de mon Dieu, mais mon Dieu qui les a créées, je ne le vois pas. Alors, puisque « je soupire, comme le cerf, après les sources d'eau vive » (Ps. XLI, 2); puisque « la source de la vie est en Lui » (Ps. XXXV, 10); puisque ce psaume est écrit « pour l'intelligence », « à l'intention des fils de Coré »; puisque « ce qui est invisible en Dieu est compris et aperçu grâce à sa création visible » (Rom., I, 20), que ferai-je afin de trouver mon Dieu? Contempler la terre? Elle a été créée. Grande est sa beauté, mais il lui fallut un auteur. Grandes merveilles des semailles et des germinations! Elles ont un auteur. Contempler l'immensité de la mer qui nous baigne de toute part? Rempli de stupeur, j'admire, je cherche son auteur. Je lève les yeux vers le ciel, vers la beauté des astres; j'admire la splendeur du soleil qui suffit à produire le jour, et la lune qui console les ténèbres de la nuit : merveilles dignes de louange, ou plutôt, capables de nous réduire au silence. Elles ne sont plus de la terre, mais déjà du ciel. Cependant ma soif n'est pas encore étanchée : j'admire, je loue ces œuvres, mais j'ai soif de leur créateur.

Pressentiment de la lumière

Et je reviens à moi-même et cherche qui je suis, moi qui scrute ces merveilles. Je discerne en moi un corps et une âme : à l'un je commande, à l'autre j'obéis; un corps pour servir, une âme pour commander. Je découvre que l'âme a plus de prix que le corps, car c'est l'âme, non le corps, qui a mené mon enquête; et cependant, c'est par le corps que toutes ces merveilles m'ont été révélées. La terre, je l'ai louée, et j'ai loué la mer. Mes yeux me les avaient fait connaître.

Le ciel, les astres, le soleil et la lune, je les ai loués : mes yeux me les avaient fait connaître. Les yeux, membres du corps, sont les fenêtres de l'âme; mais la puissance qui voit par eux est intérieure et si, de fait, quelque pensée l'absorbe, c'est en vain que ces fenêtres sont ouvertes. Mon Dieu qui a créé tout ce que voient nos yeux échappe au regard de ces mêmes yeux. Il faut donc qu'il y ait une réalité que l'esprit puisse voir par lui-même, une réalité différente de celle que perçoivent les yeux : comme les couleurs et la lumière; ou les oreilles, comme le chant et les sons; ou les narines, comme les parfums suaves; ou le palais et la langue, comme les saveurs; ou le corps tout entier : comme ce qui est dur ou mou, froid ou chaud, lisse ou rugueux. Il faut qu'il y ait quelque chose que je puisse voir au-dedans de moi-même. Qu'est-ce à dire? Quelque chose qui ne soit ni couleur, ni son, ni odeur, ni saveur; qui ne soit ni froid ni chaud, ni dur ni mou. Qu'on me dise donc, par exemple, de quelle couleur est la sagesse? Lorsque nous pensons à la justice et, qu'en y pensant, nous jouissons de sa beauté, quel son perçoit notre oreille? quelle odeur monte à nos narines? quelle saveur à la bouche? à quel contact notre main prend-elle plaisir? Et pourtant, la justice est en nous; et elle est belle, et nous la voyons et la louons. L'aveugle même jouit par l'esprit de sa lumière. Que voyait donc Tobie quand il donnait, tout aveugle qu'il fût, des règles de vie à son fils clairvoyant? (Tob., IV, 2).

« Au-dessus de mon ame »

Il y a donc une réalité vue par l'esprit, lequel commande et régit le corps qu'il habite, une réalité qui n'est perçue ni par les yeux du corps, ni par les oreilles, ni par les narines, ni par le palais, ni par le

tact. Certes, il en est ainsi, car l'esprit se voit par lui-même, se voit dès qu'il se connaît. Jamais, pour se voir, il ne requiert le secours des yeux du corps; bien plus, il se soustrait aux sens qui ne lui sont qu'obstacles et empêchements quand il désire se retirer en soi, afin de se voir et de se connaître soi-même.

Le Dieu de l'âme serait-il alors quelque chose de semblable à l'esprit connaissant? Dieu ne peut être vu que par l'esprit, mais non comme est vu l'esprit. C'est autre chose encore que cherche le Psalmiste en cherchant Dieu afin d'échapper aux sarcasmes de ceux qui lui disent : « Où est ton Dieu? » Il cherche une Vérité immuable, une Substance indéfectible. Or, tel n'est pas notre esprit, qui défaille ou progresse, connaît ou ignore, se souvient ou bien oublie, et tantôt veut, tantôt ne veut pas. Rien de tel en Dieu. Si je disais que Dieu peut changer, ceux-là m'insulteraient qui me disent : « Où est ton Dieu? »

En quête de mon Dieu à travers le monde visible et corporel, je ne l'y trouve pas. Cherchant en moi-même sa substance, mais une substance semblable à la mienne, je ne l'y trouve pas non plus. Mon Dieu, je le sens, doit être au-dessus de l'âme. Pour le saisir « j'ai médité ces choses et épandu mon âme au-dessus de moi-même » (Ps. XLI, 5). Comment, en effet, mon âme parviendrait-elle à atteindre ce qui doit être cherché au-dessus d'elle-même, sinon par une expansion au-dessus d'elle-même?

S'enferme-t-elle en soi, elle ne verra que soi et en aucun cas son Dieu. Que mes insulteurs me disent maintenant : « Où est ton Dieu? » Pour moi, aussi longtemps que je ne le vois pas, que je chemine loin de Lui, je me nourrirai nuit et jour de mes larmes. Qu'ils répètent : « Où est ton Dieu? » Moi, je cherche mon Dieu à travers toute chose créée, de la terre ou du ciel, et je ne le trouve pas. Je cherche sa substance en mon âme, et ne la trouve pas. J'ai médité cependant sur cette quête de mon Dieu et « par les choses

qu'il a créées, j'ai désiré voir ses invisibles perfections » (Rom., I, 20). J'ai épandu mon âme au-dessus d'elle-même et voici qu'il ne reste rien à saisir sinon mon Dieu. Là, au-dessus de mon âme, est la maison de mon Dieu. C'est là qu'il habite, de là qu'il me regarde, là qu'il me créa, de là qu'il me gouverne, qu'il veille sur moi, me stimule, m'appelle, me guide, me dirige, me conduit au port.

(*A suivre.*)

Enarratio in Psalm. XLI.
Traduction nouvelle.

BILLET D'APOSTOLUS

Service inutile

Bien souvent, depuis le début de cette guerre, on entend des plaintes ou des remarques de cette sorte : « Je ne suis pas à ma place. Je pourrais être employé plus utilement. » Elle est plus douloureuse dans la bouche des prêtres. L'un d'eux nous disait : « Je me consume dans un bureau. Le sacerdoce ne me donne pas grâce pour cela. »

L'idée procède d'un raisonnement juste. Il serait préférable que chacun soit occupé au poste qui lui permettrait de déployer ses capacités, d'autant qu'on fait mieux ce qu'on fait volontiers et avec cette joie qui dérive de la compétence et qui donne la puissance. Mais l'armée voit gros. Elle ne s'occupe pas des cas particuliers. Sa loi est de considérer qu'au niveau le plus bas chaque homme en vaut un autre, et que n'importe qui peut remplacer n'importe qui, et il est inévitable qu'il y ait dans ces conditions de grandes inégalités d'État. Ici des trou-

pes exposées aux plus grands dangers et d'autres simplement en veilleuse. D'autres dans le feu des combats, et d'autres dans les innombrables emplois subalternes et préparatoires, car dans les guerres modernes il y a près de cinquante hommes qui ne se battent pas pour un qui est au vrai front. Chaque vrai combattant est comme la pointe d'un immense triangle qui le ravitaille, qui l'administre, qui le soutient. Et la base de ce triangle, c'est tout le pays.

Dans ces conditions, il importe de s'élever plus haut que l'idée d'action d'éclat ou même que celle d'un service utile. Et la spiritualité chrétienne y aide grandement.

C'est une idée bien commune dans l'héritage chrétien que la valeur d'une action est dans la qualité d'amour dont elle est embaumée et que mieux vaut un acte minuscule multiplié par cet infini de l'amour qu'une action héroïque et admirée des hommes qui serait faite pour la gloire seule et sans amour pour Dieu. La vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, la Vierge des tranchées, a rappelé en traits de feu ces vérités essentielles. Elles se retrouvent dans la vie du soldat : au fond, qu'un ordre vous enjoigne de faire cinq pas en avant dans une cour de caserne ou qu'un ordre vous commande d'exposer votre vie dans le no man's land, *il est identique pour le dedans. Dans chaque cas, il y a une brisure de la volonté, une soumission du jugement et l'abnégation de l'esprit. Et certes, pour les hommes, le dernier a plus de mérite; mais pour celui qui voit le dedans, il est difficile de savoir. Si le génie de la patrie était personnifié, peut-être se pencherait-il avec amour sur un petit soldat inconnu qui, dans un dépôt ignoré, s'offre aux vexations; peut-être lui sourirait-il du même sourire qu'à celui qui veille sur les premières lignes? Dans l'armée, plus que partout ailleurs, le petit et le grand se confondent dans une même simplicité. On fait solennellement les choses faciles pour être capable de faire communément les plus difficiles; on vit difficilement dans les tâ-*

ches ordinaires pour mériter d'accepter aisément l'extraordinaire. Ainsi du chrétien qui prend son âme en main chaque matin, et qui soulève le poids du jour avec gémissement, mais qui mourrait bien doucement et heureusement, si Dieu l'appelait.

La vie humble aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour.
Rester gai quand le jour, triste, succède au jour,
Être fort et s'user en circonstances viles.

Il est venu pour tous, le temps de la patience et du courage qui consiste à attendre et à supporter. En face de ces vers de Verlaine, j'aime à placer celui de Milton qui, devenu aveugle, disait :

They also serve, who only stand and wait.

Ceux-là servent aussi qui ne font que se tenir droit et attendre.

Le salut du pays, cette fois-ci, c'est à tous de le procurer. Puisque tout le monde est mobilisé, ce qui veut dire immobilisé dans l'attitude nécessaire, il me semble que la patrie soit devenue comme un corps mystérieux dont les membres concourent tous au même but. Jadis il pouvait y avoir des différences absolues entre les combattants et ceux qui ne combattaient pas. Maintenant le péril de l'air détruit en partie ce privilège du front. C'est tout un pays qui souffre, c'est tout un pays qui est virtuellement exposé. Et ce pays devient alors comme une Église, au sens où saint Paul entendait ce mot.

La France, dans la lutte présente, n'a pas d'intérêt immédiat à défendre. Elle n'était pas directement attaquée. Elle s'est engagée parce qu'elle ne pouvait pas ne pas. Non possum non, *c'est la maxime du devoir. Plutôt mourir que perdre les raisons de vivre.*

Vraiment, chaque membre de l'armée, chaque citoyen du pays se trouve constitué comme dans un Ordre. Et de même que le pauvre frère portier participe aux mérites des religieux de chœur et qu'il a, aux yeux de Dieu, une utilité égale, de même l'humble femme, l'enfant à l'école, le non combattant, les soldats des services, les gratte-papier et les creuse-tranchées peuvent se hausser, s'ils le veulent, au plus haut degré de la vie spirituelle : il suffit qu'ils acceptent leur sacrifice, il suffit qu'ils aiment.

APOSTOLUS.

L'Encyclique et nous, chrétiens

Ce trait, pour éclairer mon propos. Un publiciste, homme d'Église, visitait les bureaux de la C.G.T., au temps de sa puissance : il voulait savoir le secret d'une action qui semblait alors irrésistible. Or, parmi les choses curieuses qu'on lui présenta, il parut étonné de voir, fatigué par l'usage, un volume des Encycliques. Le secrétaire, qui accompagnait l'abbé, sourit : « Vous lisez les Encycliques, dit-il, nous les étudions. » Qu'eût-il fallu pouvoir répondre ? Ceci, je pense : Nous les vivons.

C'est un point à méditer, car il est d'importance décisive. Imaginons la puissance de l'Église, son influence heureuse, si tous les chrétiens, simplement, à leur place et dans leur ordre de grandeur, faisaient leur devoir de croyants, répondaient à la vocation historique de la chrétienté dans le monde. Pie XII nous fait entendre, avec une clarté limpide pour tous les esprits, les exigences présentes de cette vocation. On tremble à la pensée de l'insouciance où cet appel va laisser la masse des chrétiens.

Accordons que la presse a fait un écho « retentissant » au document pontifical (tous les journaux l'ont cité « avec éloges » et cela nous contente) ; que le clergé l'a reçu « avec vénération » ; qu'il a été lu en chaire par les curés, et par les fidèles écouté « docilement » ; qu'il sera même étudié dans nos cercles d'études « avec bonne volonté » et cité « savamment » dans maints livres de « pieuse doctrine ». Accordons tout cela. Est-ce peu ? — Ce n'est rien ! Nous ne sortons pas ainsi du plan superficiel du discours pour entrer dans celui de l'*action*. Cette attitude de respect déférent ou de conformisme dévot ne changera rien à la marche tragique du monde.

On me dit : Attendez-vous donc qu'une Encyclique change la face des choses ?

Elle devrait, elle doit y aider. Je crois que l'Église est une force capable de modifier puissamment le mouvement de l'histoire — à condition que la force de l'Église prenne conscience d'elle-même et que tous ceux qui sont vivants par cette vertu de l'Évangile réagissent, avec un sage amour, dans le sens libérateur où l'instinct de l'Esprit pousse la plus grande puissance spirituelle de la terre.

Que fait Pie XII dans cet appel au monde ?

Ne donnons pas, de grâce, à sa parole un accent politique. « Nous voulons, écrit Montesquieu, que Dieu soit un être partial qui se déclare sans cesse pour une créature contre l'autre, et qui se plaît à cette espèce de guerre. Nous voulons qu'il entre dans nos querelles aussi vivement que nous. » Il ne faut pas vouloir cela, ni de Dieu, ni du Christ, ni du Pape.

Le Souverain Pontife rappelle simplement, à tous les hommes de tous les peuples, des erreurs mortelles et des vérités de vie : des erreurs qui corrompent les consciences, qui ravagent notre esprit en pleine chair, qui ébranlent les fondements mêmes de l'État civil et politique; des vérités qui sont venues du ciel pour le salut de tous et ne peuvent rien pour ce salut si elles ne vivent pas dans nos esprits jusqu'au point de les déterminer à *bien vivre*. Tout le mal, dit le Pape, vient de *notre* reniement, de *notre* apostasie : nous avons banni de notre humanité « Celui de qui seul dérive le salut du monde, le seul dont la main puisse apaiser cette tempête, le seul dont la vérité et l'amour puissent illuminer les intelligences et enflammer les âmes d'une si grande partie de l'humanité plongée dans l'erreur, dans l'égoïsme, dans les oppositions et dans la lutte, pour la replacer dans l'ordre. » Nous savons cela, nous l'avons mille fois entendu : nous disons, *amen* et nous passons, sans voir que notre indifférence « dévote » laisse à l'apostasie toute sa puissance.

Ce que chacun doit faire devant cet appel incessant de l'Église, c'est enfin *répondre*, être éveillé et, comme on aime dire aujourd'hui, *présent*.

Est-ce donc si difficile ? Ne pourrait-on tenter, dans chaque région de notre pays, dans chaque noyau vivant, ce qu'a fait un prêtre, dont je tairai le nom.

Il a pris *au sérieux* les Encycliques de Pie XI et sa propre mission sacerdotale d'en instruire *réellement* le peuple de sa région. Il a donc médité, approfondi pour lui-même d'abord, les textes : il en a cherché les sources, les résonances, les applications concrètes. Il a su s'assimiler ces vérités : les rendre vivantes en sa propre vie, où elles sont devenues déterminantes, actives. Il a su communiquer à deux ou trois confrères sa conviction et son ardeur. Un cercle d'études sacerdotal s'est formé, libre, réaliste, courageux : tous les grands problèmes religieux, sociaux, économiques et politiques de ce temps ont été repris et discutés d'un point de vue *vital*, à la lumière des faits soumis à une observation immédiate. Cette erreur dénoncée, comment existe-t-elle et agit-elle dans les esprits de notre région ? Quelles sont ses manifestations actuelles dans telle entreprise, telle ville, tel groupe? La vérité de vie qui pourrait redresser les esprits, ranimer les forces, relever les mœurs et pacifier les consciences, comment la révéler à ces hommes, l'incarner en eux ?

Le cercle d'études sacerdotal, orienté de la sorte, aboutissait à des problèmes d'action. Un cercle laïque s'imposa et parut vite réalisable. Au lieu de viser au grand nombre, on rechercha quelques bons esprits, ouverts et loyaux. Les questions, élaborées entre clercs, furent reprises sous une forme accessible à l'homme du bureau, de l'usine ou des champs. Une perspective de conquête s'ouvrait et le travail s'avérait d'un intérêt puissant : l'Évangile entrait en contact et en lutte avec ces hommes; Jésus imposait sa présence et manifestait sa puissance. Cette « royauté » du Christ, bienfaisante, n'était plus une abstraite et ennuyeuse « notion »; on se prenait tout à coup à dire : Il est donc là, au milieu de nous qui sommes réunis en son nom ?

Le cercle laïque formait une élite : dans cette élite on distingua des talents, de l'éloquence. On a instruit et bien équipé deux ou trois orateurs, qui bientôt furent capables de prendre la parole dans toutes les réunions publiques, d'y faire entendre, en un langage direct, assaisonné de bon sens,

la pensée chrétienne sur les questions qui passionnaient ou troublaient ces esprits. Et la région fut assez vite purifiée de toute propagande sectaire : les professionnels de la « révolution » n'osèrent plus colporter leur marchandise anticléricale; ces deux ou trois militants *du pays* ont donné auprès de leur population une voix à l'Église; un courant de conviction chrétienne est né de leur propre conviction.

Voilà sans doute la vraie manière de répondre à l'appel de Pie XII et le moyen de donner à l'Encyclique son effet nécessaire. Cette manière et ce moyen sont-ils au-dessus des forces humaines ?

Étienne Lajeunie, O. P.

La leçon de l'Apocalypse

Comme dans les années 1914, comme en toutes les grandes crises de l'histoire européenne, bien des regards fébriles se remettent certainement à parcourir les pages de l'Apocalypse, en s'efforçant de lire entre les lignes inspirées. Ces croyants inquiets s'adressent mieux, il va sans dire, que les incroyants crédules qui courent aux astrologues, médiums ou cartomancienne. Mais s'ils veulent que la prophétie leur révèle quelque chose des desseins de Dieu sur notre monde ébranlé, il ne faut pas qu'ils la consultent dans le même esprit que ceux qui vont aux charlatans. Et tel serait leur cas s'ils prétendaient arracher à saint Jean des informations détaillées sur les secrets de l'avenir immédiat.

L'Écriture nous a été donnée pour nourrir la foi, et le courage qui en découle, non pour satisfaire des curiosités, si tragiquement pressantes qu'elles puissent être, touchant des événements temporels. La foi, ce don de Dieu qui nous fait connaître avec certitude l'invisible et l'indémontrable, est une connaissance assurée, mais obscure, qui accepte le mystère en le laissant à l'état de mystère, qu'il s'agisse du gouvernement divin aussi bien que de la Trinité ou de l'Incarnation. Vivre de la foi, c'est, sous un aspect, marcher avec confiance au milieu des nuages les plus menaçants et les plus opaques qui entourent l'existence terrestre, soutenu par la conviction que toutes choses tournent nécessairement au bien de ceux qui aiment Dieu, et que tout aboutira au profit le plus réel du monde, de ce monde régi par la providence d'un Père tout-puissant, qui ne peut vouloir que le plus grand bonheur final de ses créatures.

Plus qu'à d'autres époques, nous en convenons, on pourrait être tenté de chercher dans les événements une réalisation très littérale des formidables allégories de Patmos. Elles portent beaucoup sur la guerre, qu'elles représentent comme le pire fléau, plus encore que la peste et la famine, fléau capable à lui seul d'exterminer un tiers des hommes (ch. IX,

v. 15); un passage d'une écrasante ironie nous montre leurs causes, les malfaisantes grenouilles (ch. XVI, 14) qui sautent de la bouche du dragon et de ses suppôts pour exaspérer par leurs stupides coassements de propagande l'orgueil, l'ambition, l'envie et la haine qui lancent rois et nations dans l'extermination réciproque. Et n'est-ce pas une forme saisissante du réveil de l'Antéchrist perpétuel, que l'alliance actuelle des contempteurs de la croix avec les ennemis de toute vérité religieuse? Oui, mais, comme Notre-Seigneur l'a dit dans l'Évangile pour les calamités alors prochaines, « nondum est finis », ce n'est jamais la décisive épreuve (Mat., XXIV, 6, et parallèle). L'humanité est encore trop jeune pour toucher à la crise dernière. De fait, au cours de l'histoire chrétienne, les prédictions les plus sinistres de saint Jean ont pu s'appliquer déjà, avec autant de raisons que de nos jours, à bien des époques malheureuses : persécutions des Césars — dont le voyant a prédit avec une étrange netteté le caractère et l'issue, cet effondrement de l'empire païen de Rome, type de toutes les puissances tyranniques de l'avenir, — puis troubles de la « migration des peuples », invasions des nomades asiatiques, des Huns jusqu'aux Turcs, qui cinq ou six fois mirent une bonne partie de la chrétienté et du monde à feu et à sang, la grande marée de l'Islam et puis les guerres de religion, les guerres de Cent ans, avec la peste noire, et de Trente ans, la terreur jacobine suivie de vingt années de sanglantes luttes entre peuples chrétiens, le conflit mondial de 1914, la révolution russe et la crise économique universelle, les incendies d'Espagne et d'Extrême-Orient... Toutes ces catastrophes ont fourni d'amples occasions aux esprits imaginatifs de prophétiser la fin du monde, ou de notre monde. Mais la révélation de Patmos n'a pas été donnée pour que ses lecteurs s'érigent d'eux-mêmes en prophètes non inspirés, lorsque « notre force », dit le vrai prophète israélite, « est dans le silence et l'espérance ».

Cette réserve chrétienne et raisonnable ne peut empêcher toutefois notre angoisse présente de crier au ciel : « Mais enfin, le sens, le sens de toutes ces menaces, ces malheurs, ces écroulements d'espoirs? Il y en a un, puisque Dieu les permet... Qu'est-ce donc que Dieu nous veut? »

L'Apocalypse donne la réponse. Seulement il s'agit de l'entendre bien. Voici ce qu'elle nous dit.

Jean pleurait, il pleurait aussi, il pleurait en plein ciel où

il avait été transporté, après qu'une vision du Fils de l'Homme lui eut fait connaître les louanges et les réprimandes méritées par ses sept églises d'Asie. Il pleurait parce que, prévoyant l'imminence d'une bourrasque de persécutions dont lui-même, l'exilé, était la victime anticipée, il lui était impossible de lever le voile de l'avenir.

Tout autour de lui, ce n'était pourtant que sécurité dans la gloire. Sur un trône soutenu et entouré par des êtres formidables et vénérables qui sont les agents de la Providence dans la création et l'histoire, Dieu lui-même siégeait, forme baignée d'une suave lumière d'aurore sous un arc-en-ciel d'émeraude; car, ainsi que le dit un vieux commentateur grec, « la nature divine est toujours verdoyante et en fleurs ». Mais, d'autre part, il sortait du trône « des éclairs et des voix et des tonnerres », en contraste avec ces symboles de miséricorde. Et la main de Dieu tenait un livre, celui où sont consignés tous ses décrets sur l'avenir des hommes. Or ce livre est scellé de sept sceaux. Personne, même parmi les créatures célestes, ne peut l'ouvrir ni même y fixer les yeux. Jean se lamente de ne pouvoir en deviner le contenu. Quels jugements de salut ou de colère tient-il cachés?

Personne? Mais si; quelqu'un a surgi au milieu du cercle inabordable, il a pris le livre, il va l'ouvrir, c'est lui qui va diriger l'exécution de tous les décrets. Cet être est Jésus, l'Agneau immolé. Alors une jubilation immense embrase le ciel et l'univers, et tout ce qui est capable de chanter chante la gloire et le triomphe du Rédempteur. Lui qui a donné sa vie pour mener les hommes au bonheur, c'est lui-même et nul autre qui a pris entre ses mains toute leur histoire future. Et il révélera à ses fidèles ce qu'il leur est bon d'en connaître. Alors le cœur de l'exilé Jean est raffermi; il sait — telle est la vue fondamentale, virilement optimiste, de son Apocalypse — que rien n'arrivera dans le monde sinon pour assurer le bien de l'humanité rachetée, à la gloire de Dieu et de l'Agneau.

Dès lors, sur le double plan, céleste et terrestre, se déroulent deux séries de scènes qui sont en violent contraste. Au ciel, tout est immuable et radieux; les prières des saints y montent continuellement, elles s'élèvent comme une fumée d'encens au trône divin, et donnent l'essor à des vols d'anges radieux qui ont charge d'en réaliser l'exaucement; des chœurs intermittents célèbrent le salut qui progresse

toujours. Mais sur terre, il n'apparaît cependant d'abord qu'un déchaînement d'affreux malheurs, guerre, peste et famine, tremblements de terre, révolutions. Le Dragon, le vieux serpent ennemi du genre humain, y est tombé précipité par Michel, après la glorification du Christ; et là, invisible, il tord dans les convulsions sa queue qui a balayé du firmament le tiers des étoiles, tandis que, sinistrement visibles, ses deux suppôts, la double Bête-Antéchrist, sous la forme temporelle et la forme spirituelle y tyrannisent et séduisent l'humanité, qui adore le représentant du Dragon et blasphème Dieu sous les fléaux qui la châtient.

L'intervention de l'Agneau immolé n'a-t-elle donc fait que précipiter la colère? Non, ce n'est là qu'une apparence. Avant chaque série de fléaux, une vision de bon augure (le premier cavalier du chap. VI, le premier Ange du chap. XIV, 6, etc.) montre le but que Dieu poursuit à travers ces rigueurs : c'est l'établissement de son Règne, le progrès de l'Évangile, le salut des hommes. Sans doute, les fidèles, au milieu des cataclysmes, souffrent comme les autres dans leur existence temporelle, ils sont même durement tentés; mais Satan ne les vaincra pas, parce qu'ils l'ont eux-mêmes vaincu (ch. XII, 11). Un signe divin imprimé sur leur front les réserve pour le bonheur définitif (ch. VII). La Femme allégorique qui est l'Église leur mère (ch. XII), poursuivie en vain par le Dragon, demeure en sécurité dans la solitude de la vie intérieure; et ses fils, du milieu de la « grande tribulation », se pressent déjà autour du trône céleste (ch. VII), mêlés aux morts déjà béatifiés, en procession ininterrompue (saint Paul avait dit déjà : « Votre vie de citoyens est au ciel »); ils sont rangés autour de l'Agneau, face à l'armée des Bêtes, à Gog et Magog, sur la montagne symbolique de Sion (ch. XIV, XX), ou réfugiés dans le sanctuaire du temple (ch. XI). Le jour viendra, il approche où « Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux », dans la célébration éternelle des noces de l'Agneau avec Jérusalem (ch. VII, XX et s.). Et en attendant, par la vie de la grâce « résurrection première », ils règnent déjà spirituellement (Millenium du ch. XX; Témoins du ch. XI).

Et ce sont là les images définitives qui doivent rester dans l'esprit du lecteur. En envoyant aux églises sa terrible prophétie, Jean ne leur a souhaité que « la grâce et la paix »; car les épreuves qu'il leur annonce, et qui ne seront pour eux un danger réel que s'ils sont timides et lâches, le

voyant veut qu'ils les considèrent toutes dans la tendre et radieuse lumière qui s'épand du trône de miséricorde où siègent Dieu leur Créateur et l'Agneau leur Rédempteur.

L'infaillible victoire de Dieu, ce sera la victoire de ses saints. Leurs prières continuelles pour que son Règne arrive amènent, comme cause seconde, l'avènement du Verbe triomphateur qui aura raison des Bêtes et du Dragon. Pourtant elles n'empêchent pas le déchaînement de maux effroyables. Mais ce sont les soubresauts d'agonie du Dragon vaincu dès le premier avènement du Christ. Bien plus, Jean a osé communiquer (ch. VIII, 3-5 une vision étrangement dramatique, dont le sens est que les fléaux destructeurs sont le premier résultat des prières réclamant le règne de la paix divine. Ce sont les charbons de l'encensoir céleste, oui, du même encensoir qui a dégagé le parfum irrésistible des prières terrestres, ce sont ces charbons qui, jetés sur la terre, la marquent pour les ravages que vont évoquer les sonneries de trompettes angéliques, — trompettes du jugement continu au long de l'histoire. Singulière contradiction à première vue. Mais on peut comprendre. Que demandent-ils, les « saints », sinon que le Règne du Christ arrive? « Viens, Seigneur Jésus! », et vienne avec Toi le bonheur, pour le temps et l'éternité! D'avance ils acceptent toutes les conditions que la Sagesse infaillible de Dieu sait les mieux appropriées à l'arrivée prompte et intégrale de ce Règne, fussent-elles incompréhensibles à leur humaine raison. Or il y a des obstacles, l'opposition irréductible des Bêtes et de leurs adorateurs obstinés, qui doivent d'abord être abattus; il y a, même dans les meilleures âmes, des barricades secrètes dressées contre le progrès de la grâce, que seule fera tomber la lumière qui jaillit des épreuves. Dieu va au plus court pour combler les désirs des siens. C'est pour cela qu'il laisse Satan exciter ces bouleversements où les agents du mal se heurtent et sont détruits les uns par les autres; Babylone, c'est-à-dire la domination de la Rome païenne, le grand ennemi au Ier siècle, sera mise à mal par d'autres suppôts de la Bête qui grandiront à ses dépens, et c'est un présage de ce qui arriva toujours au cours des âges. Jusqu'au jour où le glaive du Verbe (ch. XIX), qui est surtout la prédication évangélique, détruira les Bêtes elles-mêmes, qui symbolisent tout le dynamisme infernal. Cette victoire sera complète au temps de la Parousie, ou Second Avènement. D'ici là, les horreurs et les calamités peuvent

sembler ne faire autre chose qu'exaspérer les péchés et les blasphèmes des hommes, et préparer malheur après malheur. L'Église en souffre dans sa chair, dans ses enfants; pourtant elle passe toujours vivante au milieu des désastres, et le spectacle de cette durée indestructible (ch. xi : l'activité et la résurrection des deux Témoins), plus efficace que n'ont été en eux-mêmes les châtiments, agrandit toujours son empire en extension ou en profondeur. Viendra le temps où la moisson du genre humain sera mûre à point (ch. xiv, 15-16) pour que se produise la résurrection bienheureuse de tous les élus. Quand viendra-t-il, ce jour? Dieu le sait. Les fidèles acceptent ce plan de Dieu, avec toutes ses conditions, et prient sans cesse pour qu'il se réalise exactement comme Dieu l'a établi. Heureux celui qui sait et accepte cela! Déjà il possède « l'étoile du matin » (ch. ii, 28; xxii, 16), il voit poindre et grandir l'aurore; il entend Jésus frapper à sa porte et demander accueil à sa table (ch. iii, 20), il prend conscience du « nom nouveau » que connaît seul son heureux porteur (ch. ii, 17), et goûte secrètement, adoucissant toute amertume personnelle ou publique, les fruits de l'arbre de vie, il s'abreuve quand il veut aux sources de la vie (ch. xxii, 17, al.) Aussi, quoi qu'il arrive sur le plan terrestre, il attend dans la confiance.

Telle est la leçon de l'Apocalypse. Il n'y en a point d'autre, parce qu'elle suffit à ceux qui ont une foi vive. Jean a écrit sa rude et tendre prophétie pour soutenir leur courage : « Heureux celui qui lit et qui entend » (ch. i, 3).

E. Bernard Allo, O. P.

Pour une conquête de l'enfance paysanne

Il y a quelques mois, *La Vie Spirituelle* a bien voulu insérer un rapport parlant d'une expérience faite sur une paroisse sans prêtre depuis trente ans [1].

Les témoignages d'intérêt qui ont suivi cet article ont été si encourageants que nous voulons ici remercier la Direction et les lecteurs. Ils ont contribué pour une grande part à l'évolution rapide de l'œuvre.

L'idée a fait son chemin. Partie d'une seule paroisse en 1936, elle s'est étendue aux paroisses voisines et a gagné le doyenné. Connue par la voie des congrès et de la presse, elle a trouvé des sympathisants et des réalisateurs. L'œuvre des *Vacances missionnaires* a maintenant son siège à l'Archiconfrérie des Catéchismes [2].

Aujourd'hui nous parlerons très simplement de nos *méthodes* et de nos *procédés d'initiation*; ensuite nous les concrétiserons en les montrant appliqués dans *les essais de conquête d'un doyenné* qui ont marqué les vacances 1939.

Nous terminerons en disant un mot des possibilités du temps de guerre qui transposent les activités d'un bout de la France à l'autre pour les orienter providentiellement vers les œuvres rurales.

1. Voir *La Vie Spirituelle*, avril 1939.

2. La correspondance adressée au *Secrétariat des vacances missionnaires*, en deux années, s'étend à presque tous les départements : demandes de renseignements, de documentation, désirs de tenter l'essai, location du film fixe qui peut servir à l'initiation, jeunes filles qui s'offrent pour les équipes, offrandes et envoi de bourse, proposition de maisons. A tous nous disons notre joie et nous disons : merci. Nous écrire : *Secrétariat des vacances missionnaires*, Œuvre des Catéchismes, 19, rue de Varenne, Paris-7e ; Provisoirement : *Centrale des Œuvres*, 7, avenue de la Gare, Nevers (Nièvre); chèque postal : Mlle Dubois, 19, rue de Varenne, Paris-7e, c/c 2219-90.

I — Nos méthodes

La campagne est matérialisée : elle est souvent d'une immoralité effarante même chez les enfants. Elle se déchristianise lentement, sans choc, donc sans réaction. Sous les dehors du formalisme et de la superstition, après les mœurs, *la foi s'en va.*

Nous voudrions apporter aux petits ruraux *la vie* que le catéchisme ne leur a pas assez donnée dans l'obligation où l'on s'est trouvé d'employer un temps trop limité aux définitions abstraites... Nos enfants en sortent, trop souvent, comme ils y sont entrés. Il y a pire parfois : ils s'en vont avec un sentiment de lassitude; la religion, devenue pour eux synonyme d'incompréhension, reste dans leur esprit associée pour la vie au souvenir d'une chose ennuyeuse.

L'Évangile pourtant devrait les enchanter! Avant et à côté du catéchisme, nous cherchons à les atteindre par des méthodes simples *à base de vie intérieure.* Nous avons découvert celles de la F.C.T.P. [3], d'une pédagogie remarquable, cours, prière, chant, travaux manuels, jeux — au service d'une même idée — et les avons adoptées.

Ces méthodes, des jeunes filles de Paris ou de province, appartenant à divers mouvements d'Action catholique, vont les apporter pendant leurs vacances dans des paroisses sans prêtre.

Elles prennent les enfants — surtout les tout petits. Par eux elles essaient de rechristianiser les familles, et pour que leur action se prolonge elles forment des *auxiliaires*, c'est-à-dire des jacistes ou des ligueuses qui continueront après leur départ le même apostolat.

L'initiation chrétienne des enfants.

Nous prenons les tout-petits de trois à sept ans quatre fois par semaine.

L'initiation chrétienne ne rencontre pas d'obstacle. Ils sont ouverts, réceptifs aux méthodes de la F.C.T.P. que nous employons intégralement. Pour eux, la psychologie du

3. Formation chrétienne des tout-petits, 19, rue de Varenne, Paris-7e.

jeu est très simple : ils seront d'autant plus heureux qu'on leur donnera à chaque réunion les mêmes rondes, les mêmes jeux du loup, du beau château, etc.

Quand il s'agit de raconter la « belle histoire », la seule présentation de l'image de l'Enfant Jésus, le recueillement de la « maman d'âmes » les haussent tout de suite au plan surnaturel.

Vingt cours se donnent pendant les vacances missionnaires : ils vont de la Création à la Pentecôte.

Nous adaptons ces cours à la campagne en employant les expressions du pays. Par exemple, pour la multiplication des pains, nous disons que l'enfant avait cinq *régences*[4] et deux poissons; et nous mettons en valeur les détails qui intéressent les petits ruraux parce qu'ils les retrouvent dans leur vie.

Le jour où nous avons parlé pour la première fois de la Création, les petits, dans le chemin qui les conduisait à l'église, se précipitaient sur les fleurs, les feuilles, en criant : « Mademoiselle, c'est le bon Dieu qui a créé ceci, cela... »

Ils viennent de colorier la feuille de la F.C.T.P. qui correspond au cours du corps et de l'esprit. Ils ont compris que l'enfant priait parce qu'il avait un esprit, et que le petit chat pendant ce temps-là mangeait sa soupe, parce qu'il n'avait qu'un corps.

Nous les reconduisons ensuite chez eux par les chemins et les prés. Des réflexions jaillissent : « Mademoiselle, vous voyez le petit veau : il n'a pas d'esprit... » — « Et toi, tu as un esprit ? » — « Oh ! oui... »

On aurait pu ajouter : « Les petits garçons ont un esprit, les bêtes n'en ont pas; c'est pour cela que les petits garçons ne font pas ce que font les bêtes. Il y a bien des choses permises aux bêtes et pas aux petits garçons; et puis, les petits garçons, eux, prient le bon Dieu. Ils pensent au ciel, où ils verront Dieu. Les petits veaux mangent de l'herbe sans penser à dire : « Merci, mon Dieu. » Ils ne le disent pas parce qu'ils ne peuvent pas savoir : ils n'ont pas d'esprit. »

La religion, l'idée divine de la vie se mêle de la sorte, familièrement, avec la vie.

A ces petits de la campagne, si près de la matière, il faut

4. Mot du pays pour désigner le pain.

tout de suite parler de l'élévation de la nature humaine. C'est *très, très* important.

Il faut aussi développer le sentiment de l'admiration devant les œuvres du Créateur : « Oh ! la belle fleur... Oh ! le beau ciel... » J'ai entendu plusieurs fois des paysans de la Haute-Savoie ou du Dauphiné, quand je leur disais : « Vous en avez de la chance d'habiter un pays pareil ! » me dire : « Ben oui ! il y a des gens qui le disent. Nous, *on n'y fait pas attention...* »

Pour nos plus grands, il est urgent, avant toutes choses, de purifier l'atmosphère, par le jeu honnête qui les sort du maraudage, du dénichage des nids, et de leurs bêtes, qu'ils observent au point de les imiter. Le jeu, le vrai jeu *bien joué*, est éducatif : il nous permet d'apprendre à l'enfant tricheur, menteur, égoïste, *un comportement chrétien* qui met en œuvre les vertus qui lui sont le plus nécessaires : loyauté, franchise, bon esprit. Ceci est essentiel.

Nous prenons les garçons et les filles à des jours différents. Plus ou moins souvent selon les possibilités et les besoins du village. Il nous arrivera aussi, dans certain village, de ne prendre que les filles, dans un autre que les garçons.

Nous réunissons nos grands de 3 à 6 heures, avec des programmes, des jeux *très préparés*, qui comportent tous un grand jeu à thème, et des jeux de détente, d'agilité, d'observation, auxquels nous consacrons, pour chacun, au plus un quart d'heure.

Quand nous aurons établi une atmosphère de joie, de netteté, par les jeux, ce qui sera plus ou moins rapide selon les villages, nous entrerons à l'église pour y faire une *méditation parlée* d'environ dix minutes. Ces dix minutes s'allongent ou se raccourcissent selon l'atmosphère du moment. *Pas de livres.* Nous laissons la lettre pour la période scolaire.

Notre objectif principal est de donner à nos grands de neuf à treize ans la *chaleur* et la *vie* qu'ils n'ont pas ordinairement trouvées au catéchisme, leçon abstraite et difficile.

Nous tâchons de faire pénétrer les principes généraux de vie intérieure : prière, messe, sacrements, que nous accrochons à des récits évangéliques aussi vivants que possible

Nous voulons surtout provoquer des *réactions* que nous essaierons ensuite d'exploiter : notre but est de faire vivre

à nos enfants la vérité de vie. Quand Dieu sera entré dans leur vie, notre but sera atteint : nous savons que cette vie ne se détachera pas d'eux aisément.

Avant de laisser nos enfants, à la fin des vacances, nous avons fait le cours de l'Eucharistie; et, par conséquent, nous avons pu les rattacher vitalement à leur église, leur révéler le bienfait de la communion, la joie de la conscience pure, le prix de l'état de grâce, la prière personnelle à Jésus, sa présence au tabernacle et la visite au Saint-Sacrement. La vue d'ensemble, aussi sommaire fût-elle, que nous avons donnée (à nos petits et à nos grands) de la vie de Notre-Seigneur leur permettra de n'être pas complètement étrangers au cycle liturgique de l'année. La fête de Noël évoquera l'idée de la Crèche avec la Sainte Vierge et saint Joseph. La fête de Pâques, celle de Jésus sortant du tombeau dans un éclat de lumière : *nos enfants commenceront à vivre de la vie de l'Église.*

Comment initions-nous nos auxiliaires ?

Notre but principal, en Vacances missionnaires, est de faire pénétrer une méthode. C'est la grande force et aussi la seule chance de réussite en tant qu'œuvre durable.

Nous rencontrons, d'ailleurs, des esprits très convaincus de la *supériorité* qu'a la méthode *spécialisée* sur l'initiative individuelle. Par absence de formation, le rendement, malgré une vie de fatigue, peut être inexistant ou médiocre... Or, les forces apostoliques, quand les paroisses sont sans prêtre et que la foi s'en va, ne doivent pas se perdre, mais être *valorisées*. D'emblée les âmes qui ont été en contact avec l'Action catholique le comprennent, compréhension qui se voyait plus rarement, il y a seulement dix ans. *On aspire aux méthodes.*

Celles de la F.C.T.P. sont extrêmement simples, et éminemment surnaturelles. Elles forment celles qui les emploient, comme ceux qui en sont l'objet ; c'est la raison pour laquelle nous les avons adoptées.

Pour les faire connaître, nous avons touché du doigt, une fois de plus, *combien l'union de la pratique et de la théorie* était supérieure à la seule théorie.

Un seul exemple : une jeune fille avait suivi avec enthousiasme un congrès de la F.C.T.P. J'ai été chez elle ensuite

pour lui demander si elle pourrait s'occuper des tout-petits de son village... J'ai été très écoutée... j'ai essayé d'être très éloquente... Rien n'a bougé... Elle est venue une journée sur place voir la méthode si vivante en activité; elle a été témoin de réactions d'enfants; elle est partie en disant : « C'est emballant... » Elle est revenue... Maintenant l'œuvre est créée sur sa paroisse et marche admirablement.

Voici donc nos procédés d'initiation : nos auxiliaires sont des ligueuses ou des jacistes du pays. Nous leur demandons tout simplement de *venir nous voir à l'œuvre*, puis ensuite de nous aider.

Nous les initions progressivement à la méthode et à la conduite d'une réunion, pour les amener à en diriger une devant nous et à faire le cours.

Avant notre départ, nous leur laissons les documents et les matériaux nécessaires pour une année. Ensuite, nous correspondons avec elles pour les soutenir et les guider.

Dans certains cas, l'initiation peut se faire par paliers, et se poursuivre dans une formation plus approfondie.

Initiation des monitrices.

Les monitrices sont des jeunes filles qui viennent de Paris ou des villes de province. Nous avons déjà eu des noëlistes, des cadettes, des cheftaines, des jécistes et des jicistes.

Pour former les monitrices, nous créons d'abord l'atmosphère.

L'atmosphère de notre maison doit être d'abord une atmosphère de vacances.

Il ne doit pas y avoir de surmenage; le repos doit être possible et suffisant ; la nourriture, remontante ; la part des excursions, réservée.

La joie doit dominer. Pour beaucoup de jeunes filles, du reste, les vraies joies sont les joies apostoliques.

Les conversations à table sont très vivantes; les échanges de vues, prenants et forcément formateurs.

Nous nous trouvons réunies plusieurs, appartenant à divers groupements ou à diverses spiritualités. Les *Vacances missionnaires* n'appartiennent à aucune spiritualité; elles ne sont le monopole d'aucune. Personne ne fait de ce champ d'apostolat un champ de recrutement en faveur d'un attrait personnel. Nous sommes toutes d'Église. Les diverses œu-

vres cherchent à se connaître, à s'unir, pour mieux servir dans un cadre commun : celui de l'Action *catholique*.

L'atmosphère créée, nous disons aussi simplement et concrètement que possible à nos monitrices les moyens qui nous ont réussi auprès des petits ruraux et aussi pour pénétrer un village sans froisser les susceptibilités, ni heurter la défiance paysanne.

Nous insistons sur le doigté et la prudence.

A Paris, quand un enfant froissé ou mécontent cesse de venir, on en perd un; en ville, on peut en perdre plusieurs; à la campagne, on risque de les perdre tous, parce que tout se sait, tout se colporte, tout s'amplifie. Il faut toujours agir avec au moins deux paires de gants. Quand il y a trois épiciers, acheter chez les trois. Et il ne faut pas chanter plus en mesure que le chantre...

Il faut savoir aussi que les tout-petits qui n'ont pas été à l'école sont plus lents que ne le sont les petits des villes pour saisir un jeu. Le programme doit être composé en conséquence; l'élan doit être donné par des rondes familières avant que l'on puisse aborder le jeu inconnu qui rencontrera chez eux d'abord une complète inertie dont on les sortira lentement, sans aucune brusquerie.

Nous avons remarqué aussi que les petits ruraux, au début des vacances, ne savent pas associer l'idée des cours à celle de l'image qu'ils colorient : Ève sera la Sainte Vierge, et vice versa. Il faut montrer et remontrer du doigt patiemment. Peu à peu la compréhension se fera et, par la suite, les questions posées sur les dessins nous permettront parfaitement de nous rendre compte si les cours ont été compris.

⁂

Nous avons pour notre action deux principes généraux : *le premier :* **ne rien critiquer, ne rien bouleverser.** Laisser les choses comme elles sont; travailler en profondeur, implanter une méthode qui agira lentement, sans heurt : *donner le positif qui viendra à bout du négatif.*

Un exemple : la première fois où nous sommes entrées dans l'église d'une paroisse, les enfants couraient dans les bas-côtés et s'interpellaient du fond de la nef au niveau de la table de communion. Or, la F.C.T.P. demande qu'à l'approche immédiate de l'église on invite les tout-petits au

silence et au recueillement. Peu après le début de l'action de la « maman d'âmes », un petit garçon de cinq ans a rappelé à l'ordre ses camarades, les a fait taire, leur a demandé d'ôter leur béret et d'entrer sur la pointe des pieds.

Les jeunes filles du pays bavardaient et riaient pendant toute la grand messe, même pendant l'élévation. Nous n'avons fait aucune observation ; elles ont été témoins de la tenue des jeunes filles de l'équipe qui se mêlaient à elles. De plus, et surtout, la formation de sacristine tout imprégnée de foi et de respect envers le Saint-Sacrement, donnée à la jeune auxiliaire, a peu à peu transformé l'ambiance.

Le deuxième principe : **un programme uniforme pour chaque réunion.** Nous avons totalement exclu les réunions extraordinaires, feux de camp, représentations, chants profanes devant les parents. Nous vivons dans la joie, dans une fête perpétuelle, la belle fête de Dieu, et toute fête profane serait comme déplacée.

Les enfants, d'ailleurs, ravis de ce que nous leur donnons, sont chez nous une heure à l'avance et ne semblent pas désirer autre chose.

De plus, nous ne voulons pas éveiller de jalousie, ni créer un besoin qui, après notre départ, dépasserait les possibilités de l'auxiliaire et serait exploité par les salles de café.

Mais aussi, et c'est la principale raison, nous savons trop que nous-mêmes nous nous laisserions trop absorber pendant ce seul mois d'action par le désir de la réussite, par le désir naturel de succès, et que nous en arriverions fatalement, par la force des choses, à sacrifier l'essentiel : l'âme des petits et la formation profonde des auxiliaires.

Ajoutons que les réunions extraordinaires, par définition, sont exceptionnelles, hors la vie quotidienne : or *c'est la fête de Dieu dans la vie de chaque jour* que nous voulons révéler à nos enfants.

***

II. — Une nouvelle expérience : conquête d'un doyenné

L'équipe et son terrain.

Elle se compose de trois « mamans d'âmes » de la F.C.T.P., dont deux jardinières d'enfants; d'une cheftaine,

munie de son diplôme auxiliaire de la Croix-Rouge; d'une ancienne interne en pharmacie des hôpitaux de Paris qui est en même temps monitrice-sacristine, et de deux jeunes filles qui seront formées cette année et serviront de monitrices l'année prochaine.

Onze paroisses : un doyen, deux vicaires.

Terrain nouveau pour nous : celui des prêtres communautaires.

Nous trouvons une organisation, une J.A.C.F. vivante, une belle liturgie.

Autour du presbytère : un esprit vaste, aéré, compréhensif.

On met entre nos mains le plan du doyenné, des données très précises sur les différentes paroisses : mentalité, ressources, écueils, possibilités matérielles.

Nous en faisons un tour rapide en voiture, prenons contact avec la présidente de la section jaciste et arrêtons un plan d'action.

Commence alors un travail de collaboration. Travail fraternel, sympathique au possible entre les jeunes Parisiennes qui apportent leur méthode et leur désir de servir le monde rural, et les jacistes ouvertes à toute idée nouvelle.

Deux principes se posent tout de suite.

Le premier : Notre maison sera celle de la J.A.C.F.

Le matin pour la préparation des réunions : a) *Programme minuté :* jeux, cours, chant, travail manuel; visite à l'église. — b) *Manière de faire le cours :* comment souligner les phrases, les mots qui mettront en exercice les vertus de foi, d'espérance, de charité, etc. — c) *Préparation du travail manuel :* quel rendement en tirer pour la formation spirituelle. — d) *Chant :* expression, raison des gestes.

Déjeuner en commun, *toujours* possible.

L'après-midi, deux ou trois jacistes s'activeront avec les monitrices et se prépareront à diriger elles-mêmes les réunions.

Deuxième principe : Nous apportons une méthode, mais n'imposons pas notre action. Elle sera proposée aux responsables de la section qui nous aiguilleront vers les centres les plus déficients, vers les jacistes capables de continuer l'œuvre pendant l'hiver.

Par semaine : quatre après-midi, consacrés aux tout-petits, seront dirigés par les mamans d'âmes ; deux après-

midi : l'un au service de la J.A.C.F., l'autre au service de la pré-J.A.C.F., seront dirigés par la cheftaine, orientée et contrôlée par la présidente de la section toujours présente.

Ces réunions auront lieu, sur le désir de la J.A.C.F., un jour dans une paroisse, un jour dans une autre : questions d'élan à donner, de trouée à faire, de contact à établir entre la J.A.C.F. et les rurales qui l'ignorent encore pratiquement.

Ces programmes suivront la causerie ou la réunion de formation de la présidente de section, et comporteront : des *jeux* inconnus aux jacistes qui en recevront toujours le texte après la démonstration — des danses régionales — des chants régionaux, des notions élémentaires de sacristie, de pansements.

Nos centres

Nous organisons trois centres : l'un au doyenné même, l'autre dans une paroisse aux pratiques routinières, l'autre dans une paroisse communiste. Et nous aurons la preuve, une fois de plus, que chaque village a sa caractéristique et que, à quelques kilomètres de distance, deux paroisses peuvent être totalement dissemblables.

Le premier centre, sur un nombre d'enfants réduit, n'a d'autre raison d'être que celle d'initier aux méthodes quelques jeunes filles pouvant venir seulement par les cars.

Nous avons des enfants appartenant à des familles très chrétiennes et à des familles athées; des petits Parisiens en vacances et des vrais campagnards. C'est déjà la diversité de la ville.

Trois ou quatre garçons, après le cours, pendant le jeu, regardent des poireaux, et la « maman d'âmes » fait l'application pratique : C'est le bon Dieu qui a fait avec rien toutes choses, qui a créé les fleurs, les plantes, les poireaux aussi...

Un petit bonhomme qui n'avait encore rien dit réfléchit et lance, presque sceptique : « C'est tout de même pas lui qui les fait pousser ! » Et brusquement une lumière se fait dans notre esprit : il manque un cours aux Vacances missionnaires, un cours utile à tous les enfants, et encore plus à ceux de la campagne : *Dieu donne la vie et l'accroissement*. Nous regrettons de n'avoir pas arraché un poireau,

de ne l'avoir pas mis dans l'armoire devant les petits et de ne le leur avoir pas montré quelques jours plus tard moins gros que ceux du carré, flétri parce qu'il n'a pas eu la terre, le soleil, la pluie que donne le bon Dieu.

Le cours existera l'année prochaine, et c'est ainsi, par l'expérience vécue, que nous constituons nos méthodes.

Nous accrocherons à ce cours, pour les plus grands, l'idée des Rogations et, sur un point de plus, ils pourront vivre avec l'Église.

Dans la paroisse aux pratiques routinières, on va à l'église. On est aimable pour M. le Curé; il reçoit des paniers de fruits « offerts de bon cœur ». Le maire est « bien pensant ». Les enfants viennent tous aux réunions et y arrivent une heure en avance. Ils « savent des prières », mais ignorent que Dieu leur a tout donné, et la terre et la vie. Ils sont à l'église, mais ne soupçonnent pas que Notre-Seigneur y est réellement présent : *Dieu n'entre pas dans leur vie.*

On ne trouve chez eux aucune personnalité. Les tout-petits expriment leur joie par des bousculades, des cris; la discipline dans les jeux est d'abord difficile. Ce sont des *observateurs inconscients :* ils ont remarqué que la « maman d'âmes » mêle à des jeux violents des exercices plus calmes; alors, comme un troupeau de moutons, ils devancent le signal, se précipitent sur les bancs, s'asseoient et attendent ! Quand, le premier jour, on les interrogeait sur n'importe quoi, ils répondaient toujours : « oui ». C'est saint Joseph ? « Oui. » — C'est la Sainte Vierge ? « Oui. » Plus tard, ils sont restés muets : leur attention était en éveil, ils savaient douter. Puis, chez beaucoup, la réponse est venue, personnelle, réfléchie, exprimant l'ignorance, ou une connaissance fausse ou juste. Nous avions la sincérité, mais après une lente éducation.

Ils parlaient peu. Nous n'avons eu aucune réflexion spontanée, mais tout de même leur manière d'entrer à l'église, après le cours sur l'Eucharistie, a changé : ils donnaient nettement l'impression qu'ils entraient chez *quelqu'un.* Leur regard n'était plus le même; ils marchaient doucement, s'approchaient de l'autel et paraissaient prier.

Dans la paroisse communiste, la seule vue d'une soutane fait s'envoler la bande d'enfants qui jouent sur la place, et c'est sur cette même place plantée d'arbres et pavée d'herbe

que nous allons avoir l'audace de réunir nos « tout-petits », puisque nous n'avons rien d'autre.

Le premier jour, les enfants affluent : nous en avons de baptisés et de non baptisés. Le second jour, le nombre diminue de moitié. Les jeux nouveaux, passionnants, ont des spectateurs : ceux qui étaient venus avec nous la veille et qui n'ont plus la permission de jouer.

Il y a des petits qui sont contents d'être tout de même là pour voir ; d'autres boudent ou, dépités, font du chahut organisé. Un petit de sept ans, qui a pourtant de bons yeux, se moque et ricane : « Ah ! le bon Dieu... le bon Dieu... C'est lui qui a tout fait ! les plantes, les fleurs... le bon Dieu... le bon Dieu... je m'en f... pas mal... »

Nous laissons faire, nous ne disons rien, et au bout de trois jours nous avons la paix. Du reste, après la mobilisation, nous aurons les plus chahuteurs, qui d'emblée seront disciplinés : « Viens donc, crie une habituée à un petit qu'elle voit rôder sur la place, puisque ton papa est parti... »

Au fond, c'était évident, les réunions plaisaient. En principe, nous ne prenions que les petits avec la méthode de la F.C.T.P., mais bien vite des plus grands, spontanément, se joignaient à eux. L'atmosphère, au bout de trois semaines, était établie.

Une enfant de huit ans colorie un Christ en croix; quelqu'un s'assoit près d'elle : « Oh ! ces gros clous, comme ils tiennent bien... Moi, si j'avais été attachée si serré, est-ce que j'aurais pu descendre ? — Ben sûr que non. — Et toi ? — Non plus ! — Et ta maman ? — Non plus ! — Et Jésus ? est-ce qu'il pouvait descendre ? — Ben sûr ! — Pourquoi ? — Puisqu'il peut tout. — Tu dis qu'il peut tout, Jésus ? — Ben sûr puisqu'il est Dieu. — Eh bien, écoute-moi, si j'avais pu descendre d'une croix où j'avais si mal, je serais descendue... Et Jésus, lui, il n'est pas descendu ? — *Ben non, puisqu'il voulait nous sauver.* »

Nous savons bien qu'il pouvait y avoir là-dedans quelque chose des cours compris et bien retenu... La réponse respirait la sincérité.

Une enfant de sept ans, une autre fois, colorie l'apparition de Jésus à Thomas. Jésus est là avec les Apôtres : « Passe-moi le crayon rose, dit la petite à sa voisine : je veux faire la plus belle robe à Jésus. Je l'aime plus que les au-

tres. » Cela, c'est encore du vrai, du spontané, saisi par une personne qui passait derrière la table.

Les enfants, sur ce terrain communiste, étaient donc réceptifs, spontanés. Là, comme dans toute la région, du reste, nous n'avons pas constaté de tendances vicieuses chez les petits. Donc l'écran le plus grave pour la foi n'y était pas. Les esprits, sortis inconsciemment de la routine paysanne pour être mis dans un idéal faux, s'accrochaient d'instinct à un idéal vrai. Mais plus qu'ailleurs, nous avions des réactions violentes de la personnalité, de l'indépendance.

Les enfants venaient irrégulièrement, quand cela leur plaisait.

Une petite, humiliée par un grand, n'a jamais reparu.

Résultat : Quand nous quittons le doyenné, cinq jacistes peuvent se servir des méthodes de la F.C.T.P. et vingt-cinq ont pris contact avec les principes de l'œuvre. Un centre continue. Espérons qu'après le désarroi des premiers temps de la guerre, les deux autres reprendront.

La J.A.C.F. reste en possession de seize jeux nouveaux, de six chants, de trois danses. Elle sait utiliser les distances entre deux villages interminables, avec une bande de préjacistes, pour le développement d'un jeu à thème.

Une sympathie vraie subsiste. Un échange de correspondance est établi. Le reste, le cheminement de la vérité de vie dans ces petites âmes, Dieu seul le sait...

III. — Au plan du diocèse

Anticipations.

Nous venons de résumer le travail d'une équipe sur un doyenné.

Il a, en soi, réussi. Expérience limitée... Avec de nombreuses équipes, très formées, nous voudrions pouvoir répondre à toutes les demandes qui nous sont faites et renouveler en d'autres régions l'expérience.

Pratiquement, l'action en équipe fort intéressante en temps de paix, difficile en temps de guerre, est d'une réalisation qui demande une préparation éloignée, préparation

dépendante de celle du chef de mission. Un chef de mission ne s'improvise pas et les équipes ne se multiplieront, en principe, que par le dédoublement. Leur nombre augmentera lentement.

Mais l'expérience tentée indique déjà une possibilité de formules pour l'avenir.

Avoir au cœur d'un doyenné une âme bien formée possédant parfaitement les nouvelles méthodes et sachant les faire rayonner serait le moyen de transformer et de valoriser l'enseignement religieux donné par tant d'âmes de bonne volonté.

Après avoir essayé la conquête d'une paroisse, puis celle d'un doyenné, on en arrive à imaginer celle d'un *diocèse* en partant d'une personne sérieusement préparée, initiée aux méthodes de la F.C.T.P. et des Vacances missionnaires.

Une campagne d'opinion dans les grands mouvements en activité dans le diocèse; l'établissement d'un fichier (avec le concours de la L.F.A.C. et de la J.A.C.F.) sur toutes les paroisses sans prêtre et leur possibilité de pénétration; des cours périodiques; la formation profonde de personnes libres pendant les mois de vacances (institutrices, etc.), qui iraient porter les méthodes selon les désirs de la hiérarchie, devraient amener tôt ou tard une amélioration ou un renouvellement dans la formation chrétienne des enfants.

Tout ceci est une anticipation sur l'avenir.

L'heure présente.

La forme d'action actuelle — nous sommes en temps de guerre — nous paraît nettement être celle de l'action individuelle.

L'action individuelle — qui est déjà la forme la plus courante de l'œuvre —, quand on possède la sympathie d'un village où l'on va habituellement et où l'on résidera peut-être pendant toutes les hostilités, est la *meilleure* des formules.

Dans tous les cas elle est la plus simple et la moins onéreuse.

Nous avons vu des jeunes filles conquérir un village... puis avec leur voiture en atteindre deux... former des auxiliaires... réunir les enfants devant leurs amies et faire boule de neige.

La guerre compliquera les choses, mais dans le rayon qui reste accessible, à qui sait chercher, il y a déjà un champ de travail suffisant.

Pour permettre aux personnes qui le désireront de s'initier à ses méthodes pendant la guerre, la F.C.T.P., avec le concours des Vacances missionnaires, aura périodiquement des *Sessions de formation* de quinze jours dans une maison mise à sa disposition à Villers-en-Vexin, dans l'Eure : théologie, F.C.T.P. (application à la campagne), sacristie, jeux, etc. [5]. Des sessions semblables peuvent être demandées pour des régions éloignées. En attendant, on envisage un moyen d'initiation par correspondance que les deux œuvres en collaboration travaillent à mettre au point.

Il s'agit d'aller de toutes manières au secours des paroisses sans prêtre.

Il y en avait, avant la guerre, 12.000 sur 36.000. Combien y en a-t-il actuellement ? Que sera l'après-guerre ?

Si l'on veut préparer la « relève », éveiller les petits au sens spirituel et, par les petits, amener des effluves de christianisme dans les maisons où les femmes restent seules, et même les amener sur le front, il faut bravement s'engager dans la mobilisation spirituelle.

Il faut se servir des méthodes qui travaillent en profondeur, qui ont comme objectif la vie intérieure en même temps que l'enseignement, et l'on sera tout étonné d'en voir les résultats. Sans vie intérieure, l'œuvre de pure mémoire est insuffisante. La vie intérieure, en assurant dans l'âme des vérités vécues, fait que les enfants de sept et même de six ans possèdent mieux la substance du catéchisme que leurs aînés de onze et treize ans qui ont appris la lettre pendant trois ans : c'est une vérité d'expérience. Elle fait des apôtres qui ne se doutent pas qu'ils le sont, et c'est la bonne formule.

M. Munich.

5. La première session de guerre vient d'avoir lieu, très réussie : nous en parlerons dans une prochaine chronique.

LECTURES

• **Le Nouveau Testament** traduit sur le texte grec et annoté par le T. R. P. Buzy. Paris, Éditions École et Collège, 11, rue de Sèvres.

On connaît bien le P. Buzy pour ses travaux d'exégèse, surtout son volume sur les Paraboles ou son commentaire de saint Matthieu. On sait qu'avant de devenir Supérieur général des Pères du Sacré-Cœur de Bétharram, il a enseigné l'Écriture Sainte et vécu de longues années en Palestine. Voici qu'il nous donne une traduction du Nouveau Testament, dont tout dénonce le but *pratique* : disposition du texte et des sous-titres, format de poche, cartonnage solide, prix modeste. C'est une entreprise utile, et son succès récompensera sa valeur.

D'autres préfèrent suivre de tout près l'original jusqu'à rendre sensibles les moindres tournures et particularités de sa langue. Ici la traduction réagit contre une littéralité un peu contrainte, elle ne s'interdit pas d'interpréter, de transposer, d'arrondir. Elle est bien lisible en français, coulant sans heurt, à la fois fidèle et personnelle. Il me semble, du reste, que dans les Évangiles la réussite est meilleure, bien que l'effort soit peut-être plus méritoire dans les Épîtres, où le mouvement, la suite des pensées étaient parfois si malaisées à rendre.

Quant aux notes, on voit que l'auteur n'a pas voulu les surcharger. Sans doute se trouvera-t-il quelques grincheux pour contester tel ou tel détail (un exemple : I Tim., III, 1, où épiscopes et presbytres sont « pareillement gratifiés du caractère épiscopal »). Mais on trouvera la lumière sur les principales obscurités et des notations utiles pour rattacher à son origine plus d'une doctrine théologique postérieure.

Malgré l'absence d'une petite carte de la Palestine et surtout d'une table analytique succincte; cette nouvelle édition rendra de très grands services. Elle était destinée d'abord aux écoles, aux familles. Voici que la guerre élargira

son public. On ne peut trouver de traduction usuelle plus commode de tout le Nouveau Testament à recommander à nos soldats, à nos prêtres mobilisés : je suis sûr qu'à eux aussi, à qui il n'a guère dû songer, le P. Buzy aura facilité le contact plus constant et plus cordial avec les paroles du Seigneur et des apôtres.

L.-M. D.

• **Le Rôle social du Chrétien,** par le R. P. Motte. Éditions de La Revue des Jeunes. 6 fr.

Le sous-titre de ce livre est ainsi libellé : « L'homme d'action sous l'emprise des vertus théologales ». Rien ne peut mieux définir l'originalité du chrétien, son caractère propre comme homme d'action, ni préciser avec plus d'exactitude le propos même de cet ouvrage. Au milieu de toutes les autres activités et influences, l'action chrétienne se singularise par des *principes* qui commandent d'étroite manière son agencement et son efficacité. Ces principes, ce sont avant tout la foi, l'espérance, la charité et les vertus « cardinales » qui assurent à la grâce son déploiement le plus immédiat et le plus fécond dans l'humain. Toute la trame de l'activité humaine se trouve ainsi renouvelée en ses éléments individuels et sociaux les plus essentiels.

Le R. P. Motte n'oublie point, par ailleurs, que l'action a des conditions naturelles et que la vie théologale est seulement venue les rectifier, dans la mesure où le péché les avait atteintes, et proposer à l'action elle-même des *objectifs* absolument transcendants. Aussi l'auteur analyse-t-il, avec une sûreté impressionnante, le rôle exact de l'insertion du christianisme dans l'homme.

Peu d'ouvrages suggèrent à ce point le sens des mobiles profonds qui donnent à l'action du chrétien son inspiration. Les conférences du Provincial des Dominicains sont toutes pénétrées de la grandeur du rôle ainsi défini et l'exposent avec beaucoup de force et de nette clarté.

• **Spiritualité,** par A.-D. Sertillanges. Éditions Montaigne.

Après la précieuse trilogie : *Recueillement — Affinités — Devoirs*, qui proposait aux chrétiens et aux incroyants d'âme élevée « dix minutes de culture spirituelle par jour », le R. P. Sertillanges publie chez M. Aubier un recueil de

pensées, de maximes, de suggestions d'une exceptionnelle qualité. Peut-être faut-il voir dans le titre même l'indication que les thèmes ici abordés sont *essentiels*, et que se regroupent en quelque sorte dans ce volume hors-série les plus profonds aspects du mystère divin et du mystère humain jusque-là fragmentés et développés pour les besoins de la « culture » quotidienne. D'une certaine manière nous avons là, en effet, une « somme » de spiritualité, et si le canevas de ces méditations peut paraître décousu au regard superficiel, un contact sympathique, prolongé, recueilli, avec chacune de ces pensées détachées apporte, bien au contraire, une sensation d'exactitude et une saveur de plénitude rarement éprouvées. En particulier, les insondables richesses du Verbe Incarné sont contemplées et interrogées avec une lucidité et un amour saisissants.

• **Lettres et Témoignages**, par Antoine Martel. Éditions de La Revue des Jeunes. 16 fr.

Le rayonnement d'Antoine Martel, mort prématurément alors qu'il professait à l'Université de Lille, ne cesse de croître. La première édition de ses admirables « Lettres » étant épuisée, quelques-uns de ceux qui doivent à leur saint ami l'inspiration même de leur action ont groupé un certain nombre d'inédits qu'ils ont joints aux textes déjà connus et les ont fait suivre de divers « témoignages » portant sur l'influence de cette âme exceptionnelle. Parmi ces témoignages, le plus précieux émane de Roger Pons, qui donne une notice précise de la vie et des activités d'Antoine Martel. Ainsi, les grands traits de sa physionomie spirituelle se trouvent-ils dégagés, et, dans l'attente du portrait plus complet que nous espérons, voici une première ébauche dont l'exactitude est saisissante. Il n'est pas un laïc, voué aux tâches temporelles, qui ne trouve lumière et force dans ces pages, car elles sont à la fois d'une simplicité qui rejoint l'humble vie quotidienne et toutes palpitantes de la faim et de la soif du Royaume de Dieu. Une telle spiritualité puise aux sources les plus authentiques de l'Évangile de Jésus-Christ, car son nom est : Charité.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXI

OCTOBRE 1939-DÉCEMBRE 1939

Les principes et la pratique

A.-M. Carré. — Le rachat du monde continue..... 27
— Aimer l'homme 136
M.-D. Chenu. — Chrétien mon frère..... 5
F. Florand. — Solitude et présence..... 15
H. Herman. — L'ascétisme et l'humain..... 122
G. Renard. — Renoncement et perfection..... 113

Les maîtres et les modèles

Ch. Baussan. — « Celle qui a cru »..... 178
L.-E. Bouet. — La duchesse d'Alençon et Marguerite Bourcet. 169
J. Plaquevent. — Léonard Constant ou la Politique de la charité 32
G. Rabeau. — La mystique de Cottolengo..... 50
P. Renaudin. — Le dénuement et l'amour dans la vie de Richard Rolle 143
Saint Augustin. — Le désir de voir Dieu..... 63

Textes anciens

Saint Augustin. — Au-delà de moi-même..... 185

Les idées et les œuvres

B. Allo. — La leçon de l'Apocalypse..... 199
Apostolus. — L'état de guerre..... 69
— Service inutile 191
Fr. Derkenne. — Catéchisme et vie chrétienne..... 73
Ét. Lajeunie. — L'Encyclique et nous, chrétiens..... 195
D. Mesnard. — Pour les prêtres qui rencontrent la J.O.C.... 99
M. Munich. — Pour une conquête de l'enfance paysanne.... 205

Bibliographie

P. de Boissieu. — Sainte Thérèse de Lisieux..... 109
P. Buzy. — Le Nouveau Testament..... 220
P. Doncœur. — Le Christ dans l'art français..... 110
F. Florand. — Libres dans le Christ..... 110
P. Louis de Gonzague — Féminisme et Évangile : Jésus et la femme 109
Ant. Martel. — Lettres et Témoignages..... 222
Chanoine Masure. — La Grand'Route apologétique..... 108
R. P. Motte. — Le rôle social du chrétien..... 221
A.-D. Sertillanges. — Spiritualité..... 221
Y. Simon. — Les pages choisies de saint Thomas d'Aquin.... 108

Le Gérant : E. Aubin, Imp. E. Aubin et Fils, — Ligugé (Vienne)